FRANCE FOOTBALL

N°3927

FÉVRIER 2023

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

BALLON D'OR

Simonsen, la retraite atouts pleins

+

SUR LE TERRAIN AVEC...
Kimmich partage sa science

DÉCRYPTAGE
Les cellules vidéo au microscope

ENQUÊTE
L'après-centre : libérés, déglingués ?

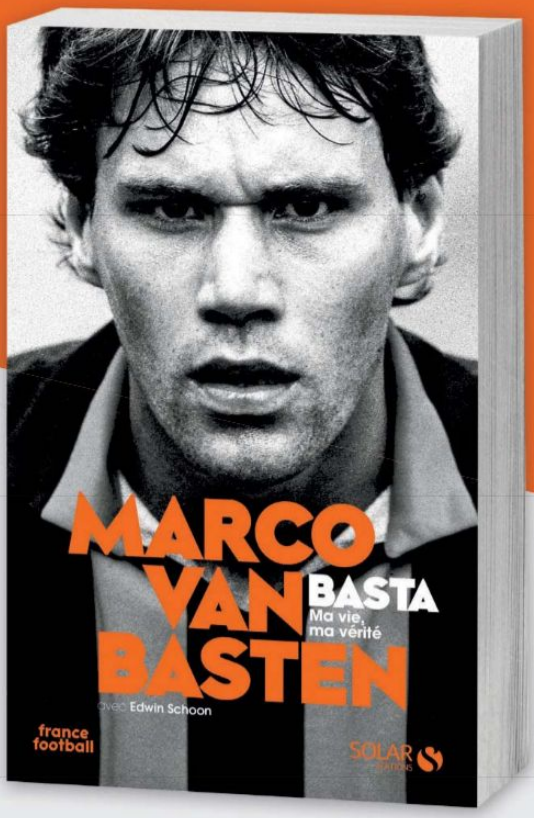
EMILIANO MARTINEZ : "MES COÉQUIPIERS DISENT QUE J'AI UN PÈTE AU CASQUE"

Entretien

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 018 – 11 février 2023 – Ne peut être vendu séparément. Christophe Berlet/L'Équipe

Basta - Ma vie, ma vérité

disponible dès maintenant en librairie



« Je pense que le temps est venu de raconter mon histoire. De mon point de vue. Ma vérité. L'histoire que je n'ai jamais racontée. Dans laquelle je peux remettre les choses en place. Je n'épargnerai personne. Et moi moins que quiconque. » **Marco Van Basten**

L'ÉQUIPE

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Thomas Simon, Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Molly Darlington/AI/Reuters/Panoramic

UN M. MARTIN ARGENTIN

Emmanuel Bojan
Rédacteur en chef adjoint

On y repense, on la ressasse, on lui suppose une issue plus douce. Cette frappe de Randal Kolo Muani en fin de prolongation résonne comme la fin du monde pour des millions de Français depuis qu'Emiliano Martinez a fait barrage avec sa jambe gauche. L'ancien Nantais s'inflige encore le visionnage de cette action, détecte les autres options, le lob, le décalage pour Mbappé… "C'est trop tard, tu ne peux rien faire, regrettait récemment « RKM ». Je l'ai encore en travers de la gorge et je pense que ce sera à vie." Avec le temps, comme la douleur causée par le deuil, la frustration s'estompera un peu. Auprès de *France Football*, le gardien argentin assure avoir "forcé Kolo Muani à tirer au premier poteau". À travers ce grand entretien parfois empreint de mauvaise foi mais sans esquives, et un reportage sur ses traces, dans la pampa dénudée de Mar del Plata où il a atteint le statut d'icône, on apprend aussi à moins détester le bourreau des Bleus. Pour s'être octroyé le monopole du manque de fair-play pendant la séance de tirs au but, puis du mauvais goût durant les célébrations de la troisième étoile albiceleste, "Dibu" avait acquis ici le statut d'ennemi public n°1. Le passé n'a pas prévu de changer, le revers en finale demeure, simplement la digestion s'étire avec un peu moins d'aigreur. On se surprend à gratter derrière le truqueur, le chambreur. À mesurer comme, dans son esprit, le plus grand des desseins peut justifier de bien bas moyens. On renonce à retenir la préméditation, on relativise ses frasques inélégantes en ce qu'elles ne comportent ni la brutalité de Schumacher ni la perversion de Materazzi. Au fond, Martinez est une forme de M. Martin argentin, un quidam avec un autre drapeau à défendre. Et s'il est plus facile d'accepter la défaite contre plus fort, plus admirable, son histoire personnelle et sa plaidoirie atténuent notre perception du "mauvais gagnant". Parole de mauvais perdants.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
- **Chez votre marchand de journaux**
- **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Sommaire

ZONE MIXTE

8 **Mon héroïne**
Dévote de Messi et du Barça

12 **Cazarre**
Gentlemen extraordinaires

À L'AFFICHE

14 **Entretien**
Emiliano Martinez : "Mbappé m'a mis quatre buts, il doit penser que c'est moi sa poupée"

24 **Reportage**
Tous émus par "Emi"

28 **Décryptage**
Vidéo gap !

32 **Enquête**
Centres de prévention

38 **Portrait**
Morten Thorsby, le footballeur aux fibres de vert

42 **Reportage**
Piqué, un rêve andorran debout

48 **Sur le terrain avec...**
Joshua Kimmich : "Je cours après le positionnement idéal"

56 **Data zone**
Indomptable C3

TEMPS ADDITIONNEL

58 **Ville de foot**
Fribourg, petits et fiers de l'être

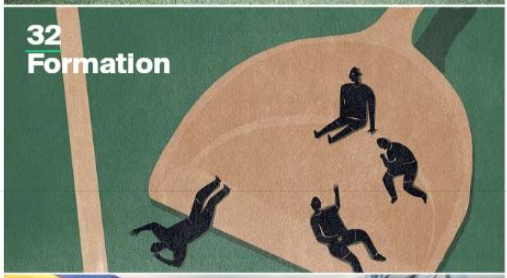
66 **Tendances**
Recherche appartement pour joueur exigeant

BALLON D'OR

68 **Sur les traces de...**
Simonsen, les jours heureux

73 **Paroles de juré**
Iraqi Mohamad : "Voter signifie beaucoup pour le foot palestinien"

74 **Pas trop cliché**
Cruyff, le maître de maison



Christophe Bertet/L'Équipe - Laura Acquaviva - Pierre Mérimée/L'Équipe - Sébastien Lebas/L'Équipe - William Dupuy/L'Équipe

nouveau !

LE LIVRE D'OR FOOTBALL 2022

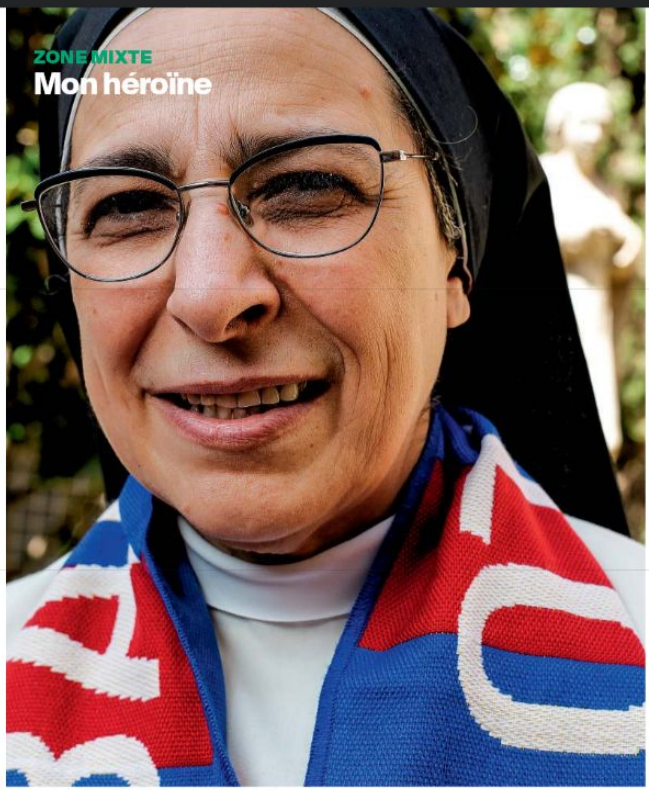
24,90 € en librairies

L'ÉQUIPE

LES FESSES EN L'AIR

La Cup, ça balance pas mal. La preuve avec ce duel renversant entre Liam Coyle (à gauche), d'Accrington Stanley (D3), et Junior Firpo, auteur du deuxième but de Leeds (3-1) en seizièmes de finale.

Photo
MI News & Sport/Alamy Stock Photo



DÉVOTE DE MESSI ET DU BARÇA

Vedette en Espagne, engagée et mordue de foot, sœur Lucia a noué une relation privilégiée avec l'Argentin et le club blaugrana. Par Florent Torchut. Photos Pierre Mérimée/L'Équipe

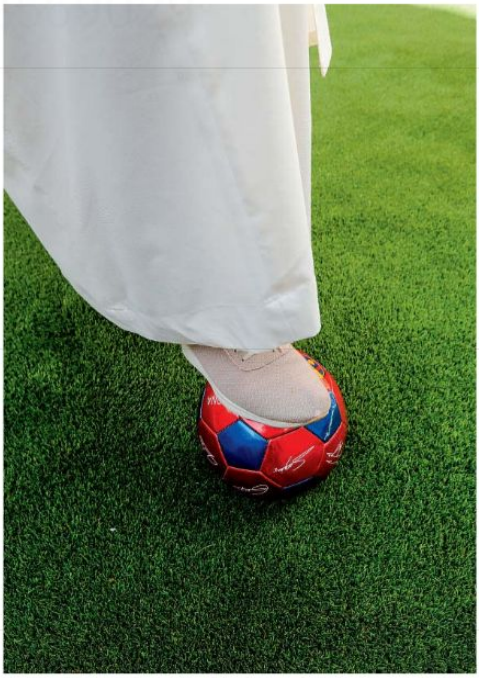
Tous les chemins mènent à Rome, mais, ce jour-là, c'est au couvent de Manresa – ville où Pep Guardiola a fait ses classes, à une soixantaine de kilomètres de Barcelone – que la foi du ballon rond nous a conduit. Née à Tucuman, dans le nord-ouest de l'Argentine, Lucia Caram est tombée amoureuse du Barça à son arrivée en Catalogne, en 1995. Fan de San Martin de Tucuman et de Boca dans sa jeunesse, la religieuse avait perdu sa dévotion pour le foot, avant de faire une rencontre providentielle dans les rues de Valence, où elle a d'abord atterri à la fin des années 1980.

8

"Sur le paseo de Ruzafa, je suis tombé sur Mario Kempes, héros du Mondial 1978 *(meilleur buteur, 6 buts, avec l'Argentine, championne à domicile)*, devant une boutique de sport qui lui appartenait, relate la nonne de 56 ans. Il m'a serré la main, je ne me la suis pas lavée durant une semaine ! C'est ainsi que mon amour du foot a ressuscité."
Connue de l'autre côté des Pyrénées, autrice d'une vingtaine d'ouvrages, longtemps animatrice de son émission de cuisine et tiktokeuse avertie (77 000 abonnés, près de 200 000 sur Twitter), sœur Lucia a sympathisé avec Lionel Messi lors d'événements organisés par la Fondation Barça – dont elle a fait partie – et des visites d'hôpitaux réalisées par les joueurs barcelonais à l'Épiphanie. "J'ai connu Leo très jeune. Lorsque nous nous sommes recroisés dans le parking sous le Camp Nou en 2016, alors qu'il avait des ennuis avec le fisc et qu'il venait d'annoncer son désir de quitter la sélection, il m'a pris dans ses bras et remercié de l'avoir soutenu sur les réseaux sociaux. Il m'a confié qu'il allait revenir sur sa décision *(de ne plus jouer avec l'Argentine)*, alors que personne ne le savait. Je me souviens de ses mots : « Je me sens profondément argentin, mon attachement à ce maillot est plus fort que tout. »"

À Lviv, auprès d'enfants blessés

La truculente dominicaine ne craint pas de blasphémer quand elle évoque son compatriote. "Messi joue si parfaitement qu'il frise le divin, s'emballe-t-elle. Il a participé à plusieurs reprises à la promotion de notre programme contre la pauvreté infantile intitulé Invulnérables, c'est quelqu'un de très humble et généreux." Lorsque le Barça a annoncé qu'il ne pourrait prolonger son légendaire numéro 10 en août 2021, Lucia Caram a publié une vidéo sur TikTok dans laquelle on la voit implorer ses dirigeants de tout mettre en œuvre pour le retenir. "Messi n'est pas à vendre, c'est un patrimoine national", clamait alors celle qui a reçu en 2015 le prix de la personnalité catalane, à l'instar du basketteur Pau Gasol, du chanteur Joan Manuel Serrat ou du chef Ferran Adria. "Mais je suis persuadé que Leo reviendra." En attendant, Xavi a rallumé la flamme blaugrana chez elle. "J'ai beaucoup d'espoirs pour cette saison, considère la fervente supportrice. Xavi ne craint pas d'écarter ses anciens coéquipiers, les « vaches sacrées » *(Gerard Piqué, désormais retraité, Sergi Busquets et Jordi Alba)*, envers qui on sera éternellement reconnaissants, mais qui doivent maintenant tirer leur révérence."
Depuis le printemps, sœur Lucia effectue des allers-retours réguliers entre Barcelone et l'ouest de l'Ukraine, afin de porter assistance à des civils victimes de la guerre. Dans les hôpitaux de Lviv, près de la frontière polonaise, elle a fait la connaissance de plusieurs enfants gravement blessés. Notamment d'un petit garçon brûlé au visage et ayant perdu l'usage de ses mains à la suite de l'explosion d'une bombe. Un enfant qu'elle a contribué à faire soigner en Catalogne. "Lorsque je l'ai rencontré, je lui ai offert un écusson du Barça et une larme s'est mise à couler sur son visage. C'est incroyable de voir combien ce club fait rêver dans le monde entier. J'ai invité plusieurs fois des migrants au Camp Nou, c'est toujours un moment magique pour eux." Accompagner les démunis en usant de la passion universelle pour le foot et de sa connexion avec le Barça, tel est le credo de la charitable Lucia Caram.



Dans son couvent de Manresa, proche de Barcelone, sœur Lucia, 56 ans, consacre sa vie à son amour de Dieu et aux Blaugranas, ses seules icônes terrestres. Une passion que l'arrivée de Xavi sur le banc de touche du Barça et la mise à l'écart de certaines "vaches sacrées" comme Gerard Piqué ou Sergio Busquets ont ravivée.

LAURENCE PY NOUS ÉCRIT

"Dans l'article intitulé « On a retrouvé Jean-François Hernandez » publié le 12 novembre 2022 dans votre magazine, le journaliste indique avoir retrouvé le père de mes enfants Lucas et Théo mais celui-ci n'est à aucun moment interrogé et ne s'exprime à aucun moment. Seuls des témoignages de son entourage proche sont présentés dans l'article. Les accusations portées à mon encontre sont totalement fausses, mensongères et n'ont pour objectif que de porter atteinte à mon honneur, à celui de ma famille, et de ce fait de nuire à mes enfants Théo et Lucas.

Si, comme il est indiqué dans l'article, je n'ai pas souhaité réagir lorsque le journal m'a indirectement contactée, en joignant l'agent d'image de mon fils Lucas, c'est parce que cette demande n'a été formulée que très tardivement. Un très bref délai de deux jours seulement m'était accordé pour « réagir » avant la publication et ce, sans qu'on me transmette le projet d'article, ne me donnant aucun droit de regard sur l'article qui me mettait en cause.

Alors que de nombreux proches de Jean-François Hernandez ont été interrogés dans le cadre de cette « enquête », aucune autre personne de mon entourage, de ma famille, de mes proches et des proches de mes enfants n'a été contactée pour témoigner ou s'exprimer.

Il est prétendu dans cet article que je serais responsable de l'éloignement et de la rupture de contact entre Jean-François Hernandez et mes enfants. Toutes les accusations en ce sens sont fausses : Jean-François Hernandez a quitté l'Espagne, de sa propre initiative et pour des raisons qui lui sont propres en 2003 et je me suis retrouvée seule, sans ressources avec mes deux enfants en bas âge.

Ma famille a été mon seul soutien et c'est grâce à elle que j'ai pu accompagner mes enfants dans leur éducation et leur développement, leur permettant d'arriver où ils sont aujourd'hui.

Aucune des personnes citées dans l'article n'a, à l'époque, jamais pris contact avec moi ou avec mes enfants pour nous aider ou avoir des nouvelles.

Certains témoignages retranscrits dans l'article laissent entendre que je négligeais l'éducation de mes enfants, que je les maltraitais. Ceci est bien entendu totalement faux et d'évidence contredit par le parcours et la carrière de mes enfants. Y ont indubitablement contribué mon accompagnement, mon soutien de chaque instant et l'éducation que je leur ai donnée avec l'aide précieuse de ma famille.

Aucune des accusations graves portées à mon encontre au sujet de ma relation avec mon ex-belle-fille et de son père, ou encore à l'encontre de mon frère n'est justifiée et je ne peux que contester fermement toutes ces allégations qui relèvent de la calomnie.

Les témoignages, exclusivement à charge contre moi de la part de la famille et des proches de Jean-François Hernandez, après près de vingt années de silence total de leur part à tous, ont été étonnamment recueillis et publiés à quelques jours du début de la Coupe du monde, moment très important pour Lucas et Théo, sélectionnés en équipe de France. Lesdits témoignages portent atteinte à mon image et à mon honneur, mais portent également préjudice à mes deux enfants." ⬢

FRANCE FOOTBALL PRÉCISE

Nous avons pris attache avec M. Frank Hocquemiller, le conseiller de Lucas et Théo Hernandez, le 3 novembre 2022, soit quatre jours avant le bouclage, puis l'avons rappelé le 4 novembre. Le 5 novembre, lorsque ce dernier a indiqué que M^me^ Laurence Py ne réagirait pas à l'article à paraître, nous l'avons une nouvelle fois relancé pour obtenir son point de vue. Nous avons insisté sur les nombreux témoignages en notre possession remettant en cause le fait que M. Jean-François Hernandez ait abandonné ses enfants et faisant état, notamment, de manquements de M^me^ Py qui pourraient s'apparenter à de la négligence envers ses enfants, de la déscolarisation illégale ou de la maltraitance sur sa belle-fille. La même réponse nous a été apportée : "La famille ne souhaite pas répondre à ça." ⬢

Benjamin Cremel/*L'Équipe*

L'ÉQUIPE. Fournisseur officiel de vos discussions foot.

Notes, analyses, enquêtes
et contenus exclusifs en ilimité

le site - l'application
L'ÉQUIPE

Abonnez-vous
à partir de
7,99 €
/ mois

Offre Découverte à partir de 7,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Essentiel à partir de 9,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Offre Intégrale à partir de 11,99€/mois avec un engagement de 12 mois. Voir conditions complètes sur lequipe.fr

LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES

Nos amis d'outre-Manche ont la particularité cocasse d'être toujours les plus nuls dans tout ce qu'ils ont inventé en termes de sport. J'en viens même parfois à penser que, s'ils ont inventé autant de sport comme le foot, le tennis ou le ping-pong, c'est parce qu'à chaque fois, ils finissaient par en devenir les cancres. Alors OK, les Anglais sont plus ou moins nuls dans tout ce qu'ils créent mais ils savent bien s'entourer. Les clubs de foot, par exemple, t'as un président chinois, un staff américain, un coach allemand, des joueurs de partout mais, au bout du compte, ce sont des clubs bien british avec des valeurs, des traditions, une culture...

Mais je voudrais mettre l'accent sur un mot typiquement anglais, un mot qui sent le thé à la menthe fraîche et la peau rose cochon, le mot "fair-play". Encore une fois, ils sont à l'initiative de cet art de vivre qui fait que, quand on met un but de la main, on se confond en excuses et on rend la balle à l'adversaire. (Cette notion a eu probablement du mal a traverser les mers pour atteindre l'Argentine mais c'est un détail sans importance, eux, ils ont l'asado.)

Ah, le fair-play, c'est beau, c'est élégant, ça sonne bien et ça donne un sentiment de noblesse au premier roturier venu, pourvu qu'il laisse trois mètres d'avance à sa petite nièce sur une course en sac à la kermesse de l'école. Il y a eu un petit coup de canif dans le contrat moral de ce joli mot lors de l'été 2010 quand les Géo Trouvetou de l'UEFA nous ont pondu le concept de fair-play financier.

Je n'ose pas imaginer la tête des financiers dont c'est le métier quand ils ont entendu les deux mots associés pour la première fois. Ça doit glacer le sang, et bon nombre de chemises Armani et autres vestes Smalto ont été maculées de café bien chaud. Fallait l'inventer ça, un fair-play financier... C'est un peu comme "vegan carnivore", dictateur progressiste et parisien champion d'Europe... C'est pas évident à faire avaler. Mais, à force de mâcher, on a fini par le digérer... Il reste un peu sur l'estomac de certains et, pour d'autres, ça les fait chi...

"Fair-play financier... C'est un peu comme dictateur progressiste et parisien champion d'Europe..."

Eh bien, dans la famille "on n'est jamais décevant", je demande les Three Lions. Bingo! Comme pour le foot, le tennis et le ping-pong, ils ont fini par lâcher l'affaire. Le marché anglais fait tout exploser. Le meilleur élève étant Chelsea qui fait sauter la banque. À ce rythme-là, n'importe quel latéral droit qui saura enchaîner contrôle-passe à l'âge de 16 ans finira avec un contrat à dix chiffres pour jouer à Bristol City en Championship. Moi, à ce prix-là, je suis fair-play tous les jours et avec le petit doigt en l'air.

Étienne Garnier/L'Équipe

AVANTAGE ABONNÉ

VOUS ALLEZ VOUS SENTIR TOUT PETIT EN VOYANT LES BASKETTEURS DE SI PRÈS.

découvrez les privilèges abonnés L'Équipe

Abonnez-vous et gagnez des places VIP pour rencontrer vos athlètes préférés et vivre de l'intérieur les plus grands évènements sportifs.

le site et l'application

L'ÉQUIPE

EMILIANO MARTINEZ

"MBAPPÉ M'A MIS QUATRE BUTS, IL DOIT PENSER QUE C'EST MOI SA POUPÉE !"

Protagoniste majeur de la finale de la Coupe du monde, le gardien argentin revient sur ce match d'anthologie. Malgré ses chambrages répétés, il jure qu'il ne nourrit aucune rancœur contre la star des Bleus et estime même qu'elle a plus de raisons de se moquer de lui que l'inverse.

Par
Florent Torchut

Photos
Christophe Berlet/L'Équipe

Fini la disette, place aux succès ! En deux ans, Emiliano Martinez a conquis une FA Cup, un Community Shield, la Copa America, la Finalissima et la Coupe du monde.

Emiliano Martinez
30 ans. Né le 2 septembre 1992 à Mar del Plata (Argentine). 1,95 m ; 85kg. Gardien de but. International argentin (27 sélections, 0 but).

Parcours
CA Independiente (2008-2010), Arsenal (2010-2020), Oxford United (2012, prêt), Sheffield Wednesday (2013-2014, prêt), Rotherham (2015, prêt), Wolverhampton (2015-2016, prêt), Getafe (2017-2018, prêt), Reading (2019, prêt), Aston Villa (depuis septembre 2020).

Palmarès
Coupe du monde 2022 ; Finalissima 2022 ; Copa America 2021 ; FA Cup 2020 ; Community Shield 2014, 2015 et 2020.

"De nombreuses personnes vous ont découvert durant la Coupe du monde, avec vos arrêts et vos frasques. Qui est véritablement « Dibu » Martinez ?
Un copain m'a appelé « Dibu » quand j'ai rejoint le centre de formation d'Independiente à 12 ans, car je ressemblais au personnage de cette série animée argentine, avec mes reflets roux dans les cheveux et mes taches de rousseur. Pour le reste, je suis un travailleur, un mec passionné, comme tous les Argentins. Quelqu'un de simple, qui donne tout pour sa famille et ses amis. Sur le terrain, je peux me comporter différemment. Ma femme me dit : « Sur le terrain, ce n'est pas toi. » Elle fait référence à la personne qui emmène ses enfants à l'école, invite toujours des amis à la maison, participe à des actions caritatives. Depuis que je suis enfant, une fois sur le terrain, je ne pense qu'à gagner. Je peux renvoyer une mauvaise ou une bonne image, mais je ne suis pas malhonnête.

"Je peux renvoyer une mauvaise image, mais je ne suis pas malhonnête"

D'où venez-vous ?
J'ai vécu une super enfance à Mar del Plata, un très bel endroit au bord de la mer, que je n'échangerais pour rien au monde *(voir pages 24 à 27)*, pas plus que les parties de foot avec mon frère dans la rue. Même si à la maison, on était souvent ric-rac. Certains Noël, mes parents ne pouvaient acheter qu'un seul cadeau, soit pour moi, soit pour mon frère. Ils disaient que c'était parce que l'un s'était mieux comporté que l'autre, pour ne pas dire qu'ils n'avaient pas d'argent. Ma mère faisait des ménages du matin au soir, tandis que mon père travaillait au port, on ne les voyait pas beaucoup. Tout cela a contribué à faire de moi l'homme que je suis.

Avez-vous le sentiment d'avoir dû faire des sacrifices pour devenir footballeur ?
Chacun doit tracer son propre chemin. Le mien a été beau. Je suis devenu un homme à l'internat d'Independiente, j'ai su dire non aux tentations de l'alcool et de la drogue. Ensuite, je suis parti en Angleterre *(à 17 ans)*, où j'ai pu commencer à aider mes parents financièrement. Independiente avait besoin de vendre certains joueurs, dont moi, pour terminer son stade. Ce fut une décision à la fois facile et difficile à prendre, car je ne voulais pas quitter l'Argentine. Ensuite, j'ai connu diverses expériences, avec des prêts réussis et d'autres ratés *(il a porté les couleurs d'Oxford United, Sheffield Wednesday, Rotherham, Wolverhampton, Getafe et Reading)*. J'ai été appelé en sélection à 19 ans *(sans jouer)*, j'ai joué la Ligue des champions avec Arsenal à 22 ans *(saison 2014-2015)*, j'ai gagné la Coupe d'Angleterre *(en 2020)*. J'ai aussi pu m'entraîner avec de grands joueurs tels que Thierry Henry ou Robin van Persie, qui m'ont fait progresser, même si je jouais peu.

Arsène Wenger croyait pourtant beaucoup en vous.
Il disait toujours que j'allais devenir titulaire à Arsenal, qu'il me préparait pour ça. Il avait confiance en moi, me proposait toujours des prolongations de contrat. J'éprouve énormément de respect pour l'homme comme pour l'entraîneur et j'aimerais beaucoup le revoir, savoir qu'il est fier de moi.

Comment expliquez-vous votre réussite tardive ?

dpa picture alliance/Alamy Stock Photo

“Je suis sorti en diagonale, en laissant de l’espace sur ma gauche. J’ai poussé Kolo Muani à tirer au premier poteau”

Pour moi, ç’a été plus dur que pour d’autres, mais je savais que j’avais du talent, de la passion et je me suis toujours investi. Il m’a juste manqué un brin de chance et je n’ai peut-être pas toujours pris les bonnes décisions en allant en prêt dans des clubs où je n’aurais pas dû aller. J’écoutais peut-être un peu trop les avis extérieurs, même lorsque je ne le sentais pas. En revanche, c’est moi qui ai décidé d’aller à Aston Villa *(en 2020)*. C’était ma décision. Je savais que ça allait marcher.

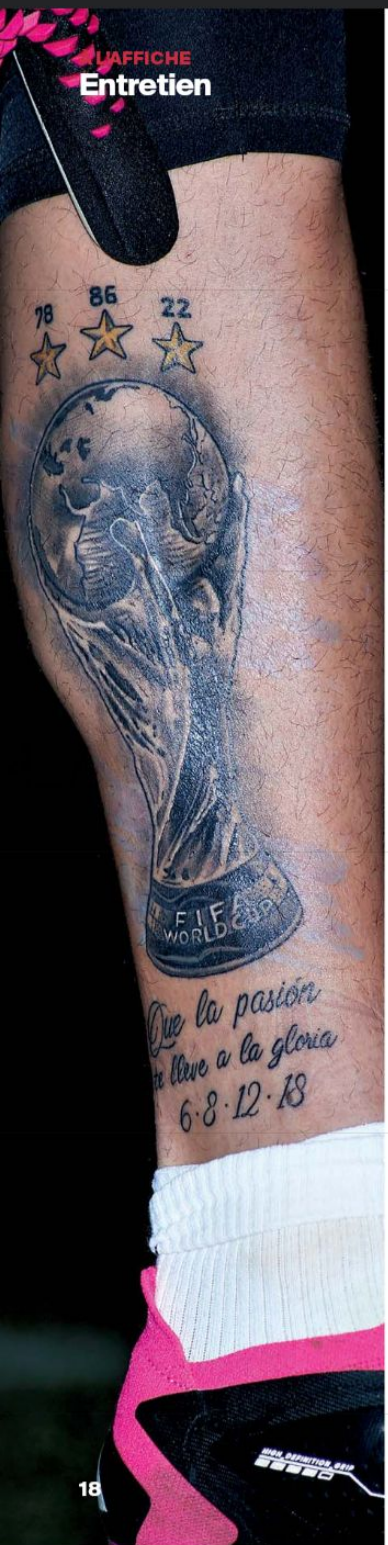
Ce qui vous amène à enfin débuter en équipe nationale en juin 2021…
Je savais que c’était mon moment, que j’allais pouvoir accomplir mon plus grand rêve, porter le maillot de la sélection. J’avais enfin la confiance nécessaire qui avait pu me manquer auparavant. J’ai eu la chance d’intégrer un grand groupe, avec des joueurs d’expérience, d’autres plus jeunes.

En juillet 2021, vous déclariez dans *Olé* avoir songé à abandonner votre carrière lorsque vous étiez à Getafe *(2017-2018)*. Pourquoi ?
Il y a quelques années, je me suis dit que ce n’était peut-être pas fait pour moi, car je m’impliquais énormément, je m’entraînais pendant des heures, mais je ne jouais pas. Je voyais que ça ne marchait pas. Puis, il y a quatre, cinq ans, j’ai commencé à travailler avec un psychologue, qui m’a aidé à m’en sortir, à ne pas toucher le fond. Je me suis relevé. Mon fils est né à cette période et j’ai décidé de ne plus accepter de partir en prêt. À partir de là, j’ai explosé.

En 2018, vous étiez dans les tribunes du Mondial en Russie pour supporter l’Argentine…
À ce moment-là, j’ai dit à mon frère : « Dans quatre ans, au Qatar, ce sera moi le gardien de cette équipe. » Lorsque j’avais 6 ou 7 ans, j’ai promis à ma mère et à ma grand-mère que j’allais leur acheter une maison géante. J’ai toujours su que mon talent allait me permettre d’avoir une belle vie. Certains peuvent penser que c’est de l’arrogance, mais c’est juste une question de confiance en soi. La plupart des gens ne savent pas tout ce que j’ai fait pour en arriver là.

Vous aviez vu juste, car le 22 novembre, vous êtes titulaire pour l’entrée en lice de l’Argentine face à l’Arabie saoudite *(1-2)*. Mais tout ne se passe pas comme vous l’auriez imaginé…
Ç’a été une douche froide. Cela faisait trente-six matches que l’on n’avait pas perdu, on était à un match du record *(détenu par l’Italie)*. Après la rencontre, j’ai rappelé aux gars que l’Argentine avait perdu d’entrée face au Cameroun *(0-1)* lors de la Coupe du monde 1990, mais que cela ne l’avait pas empêchée d’atteindre la finale. On se disait qu’en gagnant les deux •••

18 décembre 2022, 120e +3 de la finale de la Coupe du monde, Emiliano Martinez dévie d’une parade extraordinaire la frappe de Randal Kolo Muani. L’histoire est en marche.



Un tatouage pour ne jamais oublier la troisième étoile apportée à l'Argentine.

••• matches suivants, on se qualifierait. Face à l'Arabie saoudite, on aurait pu être à 4-0 à la mi-temps, sans les buts refusés *(trois pour hors-jeu)*. On n'a pas perdu confiance, mais, pour ma part, j'ai eu du mal à m'endormir après le match… Je n'étais pas bien, car ils cadrent deux fois et me mettent deux buts. Je sentais que j'aurais pu aider davantage mes coéquipiers, j'étais donc amer.

Vous battez ensuite le Mexique *(2-0)* et la Pologne *(2-0)*, puis l'Australie *(2-1)* en huitièmes. Vient ce quart à haute tension contre les Pays-Bas *2-2 a.p., 3-4 aux ta.b.)*. Comment l'avez-vous vécu ?

Pays-Bas-Argentine, c'est un classique du football mondial. Avant le match, on s'est un peu cherchés. Eux disaient qu'ils allaient nous battre, nous aussi. Ils ont un peu trop parlé… Et nous avons réagi. Finalement, leurs déclarations ont alimenté notre flamme et, à la fin, on a explosé. Ç'a été un match tendu, des deux côtés il y a eu des comportements qu'on aurait pu éviter. On parle d'un match pour une place en demies, donc, forcément, c'était une bataille. *(Louis)* Van Gaal avait dit que s'ils allaient aux tirs au but, ils nous battraient. Peut-être que je l'ai un peu trop ouvert après le match *(il s'en était pris verbalement au sélectionneur néerlandais)*. Je reconnais que j'aurais dû avoir plus de respect pour ce monsieur.

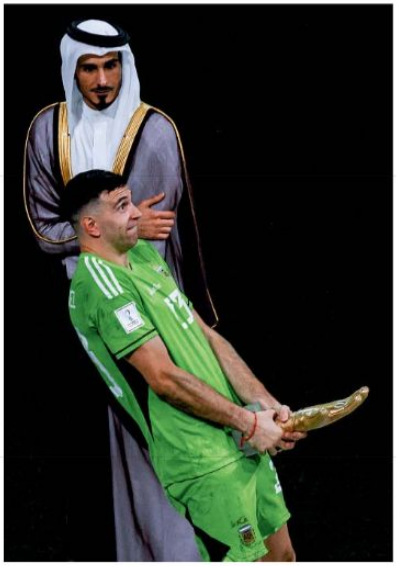
“J'ai jeté le ballon sur le côté pour que Tchouaméni marche et cogite un peu plus”

Ensuite, en demi-finales face à la Croatie *(3-0)*, vous avez maîtrisé votre sujet, tout comme contre la France *(3-3 a.p., 4-2 aux t.a.b.)*… jusqu'à la 80e minute.

On contrôlait ce match et, depuis ma surface, je prenais du plaisir à nous voir jouer. La première mi-temps a été parfaite, on a réalisé notre meilleure performance du Mondial. À la pause, on s'est dit qu'il fallait en mettre un troisième et que ça pouvait se terminer comme contre la Croatie… Puis ils obtiennent un penalty alors qu'ils n'avaient pas tiré au but *(deux frappes non cadrées jusque-là)* et ensuite on aurait dit des boulets de canon. Mbappé volait, on n'arrivait pas à l'arrêter… Lorsqu'il a égalisé, on s'est dit qu'on allait peut-être perdre.

À la 120e + 3, vous réalisez une parade extraordinaire contre Randal Kolo Muani, qui aurait pu sceller la victoire française. Racontez-nous.

Maja Hitij/FIFA via Getty Images - DR - Foto Arena LTDA/Alamy Stock Photo



Au Qatar, Emiliano Martinez s'est distingué sur le terrain mais aussi par des attitudes déplacées, lors de la remise de son trophée de meilleur gardien ou en brandissant une poupée à l'effigie de Kylian Mbappé durant les célébrations à Buenos Aires. Des gestes qu'il ne referait sans doute pas aujourd'hui selon lui.

"La compétition, la victoire, les célébrations : j'ai vécu un choc agréable"

Le ballon a pris un effet étrange après avoir rebondi *(sur une longue passe de Konaté)* et j'ai senti qu'il pouvait la reprendre de volée. Je suis alors sorti « en diagonale », en laissant volontairement un peu d'espace sur ma gauche, au premier poteau. Comme pour lui dire : « Vas-y, mets-là à cet endroit. » Je l'ai poussé à tirer là. Puis, au moment de sa frappe, j'ai détendu mon bras gauche et ma jambe gauche pour refermer l'angle. C'est quelque chose que j'avais travaillé, bien sûr. Le fait de m'être entraîné pendant des années avec de grands attaquants m'a aidé sur cette action.

C'est le plus bel arrêt de votre vie ?
Par rapport au moment, à la pression, au match… Clairement, oui, même si j'en ai fait des plus beaux dans ma carrière. Juste après la prolongation, je me suis dit : « Wouah, quelle finale ! » Je n'étais pas déçu du match nul, je me disais juste qu'on venait de vivre un truc de dingue. Je suis arrivé à la séance de tirs au but avec énormément de confiance.

En Argentine et dans le monde, cette parade est d'ores et déjà mythique. Votre coéquipier Papu Gomez se l'est même fait tatouer. Avez-vous conscience d'avoir marqué l'histoire de la Coupe du monde avec ce geste ?
Je commence tout juste à m'en rendre compte. Après la victoire, on s'est rendus en Argentine et c'était la folie. J'ai eu du mal à vraiment savourer ce geste, car il y avait beaucoup de monde, on était fatigués… Ensuite, quand je suis revenu en Angleterre, au calme, chez moi, j'ai dormi trois jours de suite pendant douze heures. Je disais à ma femme : « Je dors tout le temps, mais je suis encore fatigué. » Je ne comprenais pas. Mais j'ai fini par me rendre compte de la fatigue mentale provoquée par la Coupe du monde. La compétition, la victoire, les célébrations : j'ai vécu un choc, un choc agréable, mais un choc. Maintenant je profite des retombées. Voir tous ces gamins en Argentine qui m'imitent en train de danser ou qui disent qu'ils veulent être « comme Dibu », c'est quelque chose qui me touche énormément.

Juste avant le début de la séance de tirs au but contre la France, Lionel Messi est venu vous glisser un mot, que vous a-t-il dit ?
Il m'a encouragé, tout simplement. C'est l'un de ces moments où Leo ne peut rien faire d'autre que de marquer son tir au but. Je sais que le meilleur joueur du monde ne pourra pas nous sauver, que c'est à moi de jouer. Je me sens fort, car je sens que l'équipe a besoin de moi.

Vous aimez cette pression ?
Oui, oui. Le football, c'est ça, aussi : rivaliser, souffrir et, surtout, savoir souffrir. Là, on a souffert jusqu'à la dernière minute, jusqu'à ce que *(Gonzalo)* Montiel mette son tir au but. Quand les patates sont chaudes, il faut les sortir du four. Et moi, je suis toujours prêt à le faire, que ce soit pour ma famille ou pour mes camarades, quitte à me brûler les mains. J'adore ces moments-là. J'ai toujours été bon dans ce genre de situations, toute ma vie, j'ai arrêté des penalties. Pas seulement pendant la Copa America. Avec Aston Villa, Arsenal et quand j'étais plus jeune. Lors des tirs au but, c'est le gardien adverse ou moi. Et je me dis toujours que je suis meilleur que lui. Je sais que je vais en arrêter un ou deux.

Comment aviez-vous préparé cette séance ?
Avec le staff, on avait observé comment tiraient *(Marcus)* Thuram, *(Olivier)* Giroud, *(Kylian)* Mbappé, *(Antoine)* Griezmann, *(Raphaël)* Varane… et, finalement, •••

Avec Aston Villa, ici contre Southampton comme en sélection, le terrain transcende le gardien argentin. Pourtant, il y a cinq ans, il a travaillé avec un psychologue pour "ne pas toucher le fond".

PA Images/Alamy Stock Photo

••• parmi ceux-là seul Mbappé a tiré *(en premier, et marqué)*. Sur le tir *(arrêté)* de *(Kingsley)* Coman, j'ai pris ma décision sur le moment. Je n'avais jamais vu *(Aurélien)* Tchouaméni tirer non plus, mais j'ai eu une bonne intuition et, même s'il a tiré à côté, j'ai senti le ballon passer tout près de ma main. En revanche, j'avais déjà vu *(Randal)* Kolo Muani tirer. Il a l'habitude de tirer en finesse sur un côté et là il a fermé les yeux et l'a mis fort au milieu... En dehors de ça, j'ai aussi dit à Paulo Dybala *(deuxième tireur)* de frapper au milieu, ce qui n'est pas dans ses habitudes, et il m'a écouté. Il a eu le sang-froid pour le transformer.

Pour vous, tout est bon pour gagner à ce moment-là, comme jeter le ballon loin du tireur *(Tchouaméni)* ou venir le déconcentrer avant sa frappe *(Mbappé, Coman et Kolo Muani, ce qui lui vaudra un carton jaune de la part de M. Marciniak)*?

Oui et c'est quelque chose dont j'ai parlé auparavant avec mon psychologue. Je lui ai demandé ce qui pouvait se passer dans la tête du tireur quand je fais ce genre de choses. Quand vous jouez une finale de la Coupe du monde, dans un stade de 90 000 personnes, cela peut vous affecter. Après avoir stoppé le tir de Coman, je savais que celui de Tchouaméni serait décisif, qu'on pouvait prendre une avance déterminante. C'est pour ça que j'ai

"Je suis un type bon comme Lassie, le chien de la série"

demandé au public de se lever, que j'ai jeté le ballon sur le côté, pour qu'il marche un peu plus. Entre le rond central et la surface, beaucoup de choses passent par la tête du joueur. Si je le fais marcher un peu plus, il a le temps de cogiter davantage. Qui sait, il a peut-être pensé au tir au but de *(Virgil)* Van Dijk que j'ai arrêté en quarts... Avec tout ça, il a voulu la placer le mieux possible et l'a mise du mauvais côté du poteau.

Certains vous ont reproché d'avoir dansé après son échec... •••

“Quand Leo Messi arrêtera, je suis persuadé que Kylian Mbappé va remporter de nombreux Ballons d’Or”

••• Je n’avais jamais fait ça de ma vie. C’est lié à l’adrénaline du match, au fait de sentir qu’avec ce deuxième penalty raté, on n’était plus très loin de la victoire. Je n’avais rien planifié, c’est venu comme ça. Certains peuvent se dire : « Ah, quel clown ! » et ils ont peut-être raison. Mais, si vous regardez bien, dans ma carrière j’ai célébré seulement à des moments décisifs avec la sélection, à des instants particuliers, pas à chaque match. Les attaquants peuvent célébrer tout le temps et certains fêtent leurs buts sous le nez du gardien. Or, nous, quand on fait un geste ou une danse, cela choque. Pourquoi ?

Quand on vous traite de « fou » ou de « filou », vous réagissez comment ?
Mes coéquipiers disent que j’ai un pète au casque. *(Il sourit.)* Justement parce que je fais ce genre de choses dans des moments de tension extrême. Je joue sans peur, je me fiche de tout le reste. Certains doivent se dire : « Comment il peut faire ça en finale de Coupe du monde, alors que c’est son métier ? Il devrait être plus sérieux. » Mais les gens qui me connaissent savent que je suis un type bon comme Lassie, le chien de la série. Un gars tranquille, qui aime bien charrier, toujours joyeux. Je ne pense pas être particulièrement arrogant ni humble, mais c’est ma manière de gérer la pression, de me calmer et de me sentir en confiance.

Après le match, vous êtes allé parler à Mbappé. Que lui avez-vous dit ?
Je lui ai dit qu’il pouvait être fier de lui et garder la tête haute, car il avait fait un grand match *(un tir au but transformé et trois buts marqués, dont deux penalties)* et que c’était l’un des meilleurs joueurs du monde. Je lui ai aussi dit que ce fut un plaisir de jouer contre lui, qu’il avait bien failli gagner cette finale à lui tout seul.

Vous a-t-il fait faire des cauchemars les nuits suivantes… ?
Non. J’ai simplement eu la confirmation qu’il avait un immense talent. Quand Leo arrêtera, je suis persuadé que Kylian va remporter de nombreux Ballons d’Or.

Votre attitude après le match, sur le terrain et dans le vestiaire, puis lors des célébrations à Buenos Aires ont choqué, en France notamment. Amélie Oudéa-Castéra, la ministre des Sports, a déclaré : « Son comportement est juste vulgaire, déplacé, vraiment pas à la hauteur de l’enjeu. » Comprenez-vous ces propos ?
Oui. Le geste que j’ai fait avec le trophée de meilleur gardien *(il l’avait placé au niveau de son sexe)*, c’était une blague avec mes coéquipiers. Je l’avais déjà fait à la Copa America et là, ils me disaient tous, même Leo : « Pas “cap” de le refaire, pas “cap”. » Je l’ai fait pour eux, rien de plus. Ça a duré une seconde et voilà. Ensuite, le chant dans le vestiaire *(« Une minute de silence pour Mbappé, qui est mort »)*, c’est un truc de vestiaire, ça n’aurait jamais dû sortir… Quand la France a battu l’Argentine en 2018, je me souviens qu’il y avait eu des chants sur Messi (*« Il* [N’Golo Kanté] *est petit mais il a stoppé Leo Messi »*). Pareil, si une équipe bat le Brésil, elle va chanter à propos de Neymar. Je n’ai rien contre Mbappé, il n’y a rien de personnel. Je le respecte énormément. Si on fait des chants sur lui ou un joueur comme Neymar, c’est parce que ce sont des cracks.

À Buenos Aires, lors du défilé célébrant votre titre, vous en avez pourtant remis une couche en brandissant une poupée avec le visage de Mbappé…
Je vais vous dire ce qu’il s’est passé. Les gens nous balançaient plein de poupées le long de la route, on a dû en recevoir une centaine pendant le trajet. À ce moment-là, une poupée avec le visage de Mbappé est tombée à mes pieds, je l’ai ramassée car ça m’a fait rire, je l’ai prise dans mes bras deux secondes et je l’ai renvoyée, c’est tout. Comment pourrais-je me moquer de Mbappé ? Il m’a mis quatre buts *(trois plus son tir au but)*. Quatre buts en finale… *(Il insiste.)* Il doit penser que c’est moi sa poupée ! Je le répète : j’éprouve énormément de respect pour Mbappé. Et je vais vous dire une chose : c’est le meilleur joueur français que j’ai vu.

Regrettez-vous un peu, malgré tout ?
Il y a certaines choses que je ne referais sans doute pas de la même manière. Je n’ai pas eu l’intention de blesser qui que ce soit. Tout au long de ma carrière, j’ai évolué avec des Français et je n’ai jamais eu le moindre problème. À Aston Villa, je joue avec *(Lucas)* Digne, *(Morgan)* Sanson *(prêté à Strasbourg depuis)*, *(Boubacar)* Kamara… À Arsenal, j’ai connu *(Alexandre)* Lacazette, *(Mattéo)* Guendouzi, *(Olivier)* Giroud. Vous pouvez demander à « Oli » quel genre de personne je suis. On a une belle relation. J’aime beaucoup la culture et la mentalité françaises.

Vous venez de décrocher cinq titres en deux ans, Coupe d’Angleterre, Community Shield, Copa America, Finalissima et Coupe du monde. Quels sont vos objectifs désormais ?
Je veux gagner la Ligue des champions. J’aimerais le faire avec Aston Villa, mais le club est encore en phase de développement *(11e de Premier League)*. J’ai remporté le plus beau titre qui soit avec la sélection et je vise le plus important en club.

Pour cela, vous allez sans doute devoir changer de club…
J’aimerais beaucoup gagner un titre avec Aston Villa. Mais c’est compliqué… On s’est fait éliminer de la Coupe d’Angleterre en janvier *(1-2, par Stevenage, D4)*. Il ne faut jamais perdre espoir. On verra ce qui se passera. J’ai le sentiment qu’aujourd’hui j’ai le niveau pour jouer en Ligue des champions et essayer de la gagner.

Ça vous plairait d’évoluer en L1 ? Le PSG vise comme vous la C1…
J’ai envisagé plusieurs fois de venir jouer en L1, étant plus jeune. Le PSG est un grand club avec d’immenses joueurs. Qui n’aimerait pas y jouer ?

Vous pourriez y retrouver Messi et Mbappé…
Deux cracks ! Le genre de coéquipiers que n’importe quel joueur rêve d’avoir.” ⬢ F. T.

Emiliano Martinez

Making of

Lieu
Lui, chez lui, dans son bureau à Birmingham, avec du maté. Moi, chez moi, par Zoom.

Durée
Une heure et quinze minutes.

Tenue
I-shirt blanc, sweat à capuche noir, jean et baskets.

Niveau de connivence avec l'intervieweur
5/10.

La question que l'on a oublié de lui poser
"Unai Emery vous a-t-il fait des remontrances à votre retour ?"

Le titre qu'il aurait bien choisi
"J'ai réalisé mon plus grand rêve en gagnant la Coupe du monde, maintenant je veux gagner la Ligue des champions."

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Marcos Acuna, Paulo Dybala et Julian Alvarez."

La note qu'il se donne
"8/10."

La note que l'intervieweur lui accorde
9/10. Il n'a esquivé aucun sujet, s'est livré sans détour, avec sincérité et légèreté.

C'est ici, dans le quartier de San Antonio, qu'Emiliano a réalisé ses premiers arrêts, sur ce terrain de foot aux allures de terrain vague (à droite). Alberto Martinez, le père de "Dibu", et Jorge Peta, l'un des premiers coaches du portier, posent devant une fresque murale en hommage au héros local (en haut). Celui-ci fait la fierté des habitants, dont Brian, qui a fait tatouer sur son mollet le geste provocateur de son compatriote.

TOUS ÉMUS PAR "EMI"

En devenant champion du monde, le gardien Emiliano Martinez a bouleversé de bonheur tous ceux qui l'ont vu grandir dans un milieu modeste, entre Mar del Plata et Buenos Aires, où l'on accepte et justifie (presque) toutes ses frasques.

Par Thomas Broggini, à Mar del Plata et Avellaneda (Buenos Aires). Photos Ignacio Colo/L'Équipe

Serpenter le long de l'océan Atlantique, sous le soleil incandescent de Mar del Plata et des gouttes de pluie déversées sans prévenir, c'est aussi voir le nom ou le visage d'Emiliano Martinez un peu partout: floqué sur un maillot, en sticker sur une calebasse de maté ou une carrosserie de voiture, tagué sur un mur... C'est passer par une rue à son nom et tomber sur ce joyeux énergumène déguisé en "Dibu", ce personnage d'une telenovela argentine, debout à l'avant d'un train touristique, se raidissant soudain pour porter les mains à son entrejambe, un mime de la célébration polémique du gardien à l'issue de la finale de la Coupe du monde. Celle que Brian s'est fait tatouer sur un mollet juste après le titre remporté par l'Argentine, "parce que ce geste représente le folklore du foot ici", se marre-t-il, au pied d'un monument géant représentant une parade de son idole lors d'une séance de tirs au but.

Une statue de bronze à son effigie devrait être construite

Encore méconnu avant ses débuts tardifs en sélection, en juin 2021, Emiliano Martinez (30 ans) est devenu une icône dans son pays, et un dieu vivant dans sa ville natale, charmante station balnéaire de 682 000 habitants située à 400 km au sud de Buenos Aires. Ici, près de 150 000 personnes l'ont célébré à son retour du Mondial, une statue de bronze à son effigie attend d'être construite et le stade José-Maria-Minella devrait bientôt être rebaptisé. En attendant, les produits dérivés à sa gloire s'arrachent (t-shirts, sacs à dos, bandes dessinées, burgers Mega Dibu...). "On projette de créer un circuit touristique qui passera par les endroits clés de sa vie", révèle Vito Amalfitano, devenu conseiller municipal après avoir couvert huit Coupes du monde en tant que journaliste.

Ce chemin comme un pèlerinage éloignera les visiteurs des plages et des casinos qui font la renommée de la ville pour les emmener dans le quartier populaire de San Antonio. Là où Martinez, né en 1992, a vécu les quatre premières années de sa vie, à 50 mètres d'un terrain de foot qui survit miraculeusement. "Lui et son grand frère Alejandro *(de deux ans son aîné)* voulaient toujours y aller, mais je n'aimais pas trop les laisser seuls car c'était un peu dangereux par ici", se souvient tendrement son père, Alberto Martinez, 64 ans, devant le portail en bois de son ancienne maison.

Plutôt maté et PlayStation que Fernet-Coca et fiesta

Un papa employé au port, où il travaillait souvent la nuit par "un froid à mourir" ; une maman, Susana, femme de ménage : la famille, classe moyenne inférieure, a vécu des années de labeur et de serrage de ceinture. "Mais elle était heureuse et soudée, précise Alejandro Munoz, le meilleur ami de Martinez, rencontré au début de l'adolescence. Aider les siens a toujours été un moteur."

Il faut parcourir cinq kilomètres en direction du sud, passer une bonne dizaine de terrains de foot et sillonner les rou- •••

••• tes ensablées et poussiéreuses du paisible quartier El Jardin, où les Martinez ont déménagé lorsque leur plus jeune fils avait 5 ans, pour mieux comprendre comment s'est construit le champion du monde. Même si le décor a changé. "Là, vous voyez des arbres, des morceaux de pelouse et quelques maisons modestes, mais il n'y avait absolument rien à l'époque", raconte le paternel.

Maillot de River Plate sur le dos, Fede, un jeune voisin, est trop ému par les récents exploits de son illustre aîné pour s'exprimer, mais il montre fébrilement des gants dédicacés par le gardien et un nouveau tatouage sur sa jambe : une signature du champion du monde, revenu aux sources il y a quelques semaines. "C'est un garçon humble, qui a lutté toute sa vie et n'oublie pas d'où il vient", admire Gerardo Fernandez, un autre proche de la famille vivant à El Jardin. Le gardien de 30 ans possède désormais une villa dans le quartier privé et ultra-sécurisé de Rumenco, située à trente minutes à pied, mais ceux qui l'ont vu grandir jurent qu'il est resté le même, plutôt maté et PlayStation que Fernet-Coca et fiesta.

"Il était très tranquille, mais, dès qu'il entrait sur le terrain, il se transformait" **L'un de ses éducateurs à Mar del Plata**

Déjà décisif sur les penalties

Celui qui, vêtu de son pantalon noir fétiche, filait dès que possible vers la Plaza Sicilia, un vaste terrain bosselé et en pente, perché sur le guidon du vélo piloté par son frangin. "Il avait 6 ans, jouait déjà gardien, et tentait de dégager le ballon par-dessus les câbles suspendus entre les poteaux électriques, s'amuse Alberto Martinez. On ne rentrait pas tant qu'il n'y arrivait pas." En face de la fresque à l'image de son fils qui émerge désormais dans un angle de la place, il s'étrangle au milieu d'une phrase et laisse des larmes ruisseler.

Jorge Peta observe pudiquement, lui aussi remué par les souvenirs. Le moustachu au crâne dégarni, 72 ans, a été éducateur à San Isidro, l'un des trois clubs de Mar del Plata par lesquels est passé Martinez. Il revisualise sans peine ce "gamin de quartier déjà plus grand que les autres *(1,95 m aujourd'hui)*, malicieux, capable de devenir ami avec n'importe qui", et ce "compétiteur féroce persuadé de réussir". À l'époque, à côté du ballon, il y a des bonheurs simples, les sorties à la pêche avec son père, les parties de *Counter Strike* au cybercafé du coin, les heures à la plage en famille. À l'école, c'est service minimum, "mais ça passait parce qu'il était intelligent ou qu'on lui soufflait les réponses", s'esclaffe Peta. Des facilités qui lui permettent aujourd'hui de parler quatre langues (espagnol, anglais, portugais et italien).

Concernant son tempérament, les témoignages concordent : "Au quotidien, il était très tranquille, bien élevé, mais, dès qu'il entrait sur le terrain, il se transformait", sourit le formateur. "C'était un animateur de vestiaire, un chambreur, mais il ne déstabilisait pas encore ses adversaires comme aujourd'hui", précise Munoz. Ce qui est venu plus tard, en Europe. "C'était un leader et il brillait déjà sur les penalties", note encore l'ex-entraîneur, qui l'a emmené faire des essais (avortés) à River Plate, puis Boca Juniors à 10 ans.

"Des contretemps qui l'ont motivé à en faire encore plus", analyse son agent, Gustavo Goni. Jusqu'à enfin taper dans l'œil du CA Independiente, son équipe de cœur,

Bien du chemin a été parcouru par "Dibu" depuis sa modeste maison de San Antonio (à gauche). Dans les trains touristiques, sur la plage, le champion du monde s'affiche partout à Mar del Plata. Ce succès fait le bonheur des petits, qui reproduisent sa parade devant Kolo Muani et des plus grands, à l'image de Miguel Angel Santoro (à gauche), ancien coach d'Independiente, qui a découvert Emiliano.

"Ses célébrations ne sont pas normales, mais elles sont dues à l'euphorie"

Miguel Angel Santoro, ex-gardien international Argentin

basée à Avellaneda, dans la province de Buenos Aires.

Élu "camarade de l'année" à l'internat

"J'ai tout de suite vu son potentiel", affirme Miguel Angel Santoro, gardien remplaçant de l'Argentine lors du Mondial 1974 et mentor de Martinez entre ses 13 et 17 ans au sein du troisième club le plus populaire du pays. "Il était grand, explosif, s'identifiait au maillot et avait l'envie d'apprendre", énumère la légende qui va fêter ses 81 ans, depuis le vétuste centre d'entraînement du "Rojo", coincé entre un quartier sensible et une autoroute. Tout près se trouve l'internat où Martinez a passé quatre années de sa vie, un endroit où il a été élu "camarade de l'année" trois fois de suite mais qui ne conserve aucune trace de son passage.

"Le déracinement a été dur, mais il s'est vite intégré et imposé, jusqu'à être convoqué en sélection *(moins de 15 ans, puis moins de 17 ans)*", retrace Alejandro Munoz, également passé par le centre de formation d'Independiente. En 2009, après la finale du Championnat d'Amérique du Sud des moins de 17 ans perdue face au Brésil *(2-2, 5-6 aux t.a.b., malgré deux arrêts d'Emiliano Martinez)*, Arsenal, qui le suivait depuis deux ans, débourse 2 millions d'euros *(bonus compris)* pour attirer le portier argentin, pas encore majeur.

"S'il est le meilleur gardien du monde, c'est son seul mérite, le fruit de son travail et de ses sacrifices", estime Santoro, qui supporte mal que son poulain puisse être qualifié de joueur vulgaire ou provocateur, encore moins de sale type. "Ses célébrations ne sont pas normales, s'anime-t-il, mais elles sont dues à l'adrénaline et à l'euphorie. Il sait parfaitement que ce n'était pas bien. Mais Zinédine Zidane qui met un coup de tête ou Luis Suarez qui mord un adversaire, c'est quoi ? Pourtant, ils sont tranquilles, éduqués. « Dibu », c'est pareil, un gars sans histoire. Avec lui, tu as des problèmes si tu en cherches."

"Emi, tu peux t'attaquer à lui, mais pas à ses coéquipiers ou à ceux qu'il aime", confirme son père, qui n'a "pas apprécié" le coup du trophée entre les jambes et reprend à son compte la ligne de défense de son fils *(voir pages 14-23)*, au sujet des provocations visant Kylian Mbappé et des autres frasques.

L'appel de la mère de Messi

"Ses attitudes sur le terrain sont typiques du foot de potrero *(terrain vague)*, qui apprend la roublardise aux Argentins, relativise Ricardo Leofanti, le président du club de San Isidro. Ça n'a rien à voir avec qui il est." Ses proches préfèrent d'autres anecdotes, pour définir celui qui, plus jeune, a eu Fabien Barthez comme modèle. "Lorsqu'il est arrivé à Arsenal à 17 ans, on lui a donné l'équivalent de 1500 dollars *(environ 1375 euros)* en liquide pour qu'il s'achète des vêtements, hallucine Santoro. Il a en profité pour rapporter un manteau bien chaud à son père." Encore sonné, ce dernier retient un événement plus récent : "La mère de Lionel Messi l'a appelé après la finale de la Coupe du monde pour le remercier d'avoir permis à son fils de réaliser son rêve ultime. Ça veut tout dire, non ?" ● T. B.

Travailleurs de l'ombre, les analystes ont pris une nouvelle dimension au sein des clubs français. Avec des méthodes différentes, ils influent désormais sur la tactique, les entraînements, et même le recrutement.

VIDÉO GAP!

Par
Théo Troude

Photos
Bernard le Bars et Alain Mounic/L'Équipe

Un carnet, un ordinateur avec un clavier repensé pour saisir les actions des matches et les performances des joueurs, les deux outils indispensables pour décrypter les rencontres.

Le sol de Roudourou vibre sous le pied. On joue la deuxième minute du temps additionnel de la première période. Personne n'a manqué l'ouverture du score de Guingamp face à Saint-Étienne (2-1, le 17 septembre, 9e journée de L2). Sauf un spectateur particulier. Lucas Massello-Heuzé, l'analyste vidéo d'EAG, s'affaire dans le vestiaire depuis cinq minutes. "Je dois brancher le MacBook sur la télé, il faut que je sois prêt pour la causerie." La diffusion du jour : une séquence qui a agité le banc breton en première période. Une touche adverse mal négociée par la défense.

"La séance vidéo à la mi-temps est synonyme de réajustements tactiques, synthétise l'unique analyste de l'équipe première. Je filme le match depuis le sommet d'une tribune, un adjoint à côté de moi. On est en liaison téléphonique avec le banc. Puis le coach nous alerte, dit qu'il aimerait revoir un instant précis. Je code, je découpe le match en temps réel, donc je n'ai plus qu'à sélectionner le bon extrait. Pas le temps de chercher à la pause."

La fin du paperboard

Stéphane Dumont, l'entraîneur, débarque et valide le passage d'une vingtaine de secondes, diffusé après trois minutes de repos. "Une image peut parler bien plus que des mots, assure l'ancien milieu défensif de Lille et Monaco. On a une population hyper visuelle en face de nous. Les joueurs utilisent tous leur smartphone, les causeries ne sont plus sur paperboard mais sur les logiciels Keynote ou PowerPoint. Et ils viennent de disputer quarante-cinq minutes, le niveau de concentration qu'ils peuvent offrir ne leur permet pas forcément d'assimiler ce que je dis."

Généralisée en L1 comme en L2, cette pratique indique que le statut de la cellule vidéo a changé. Longtemps perçue comme un collectif de geeks déconnectés du terrain, celle-ci devient une aide concrète à la performance. "C'est un rôle majeur, confirme Dumont. Parce que l'analyste arrive à dégraisser, à fluidifier sur le plan visuel. Et il a plusieurs missions : filmer, centrer nos séances sur nos principes de jeu et décrypter l'adversaire. Parfois, il doit même ressentir quelque chose à faire que le coach n'a pas trouvé."

Un impact tel qu'il semble désormais impossible de viser haut avec une section réduite. Alexandre Pasquini, responsable de la vidéo de l'équipe première du RC Lens, a convaincu ses dirigeants de créer un deuxième poste cet hiver. "Un club en Ligue des champions avec un seul analyste, c'est un peu maigre, résume-t-il. Si on prenait les dix premiers de L1, on serait un peu en retard dans ce domaine, pourtant très important dans notre projet."

L'analyste répond toujours des idées de l'entraîneur, Franck Haise dans ce cas précis. "La vidéo est vitale, rien que dans notre façon de presser, pointe Pasquini. On n'y va pas comme les équipes de Marcelo Bielsa, souvent en un contre un, loin dans les déplacements. On se protège d'abord, puis on déclenche ensemble. Si un joueur annule le travail de quatre autres, c'est qu'on n'a pas réussi à bien structurer notre pressing. Quand ça ne se passe pas bien, on entend que les joueurs «n'ont pas envie». Mais, si on les met dans les bonnes positions, ça change toute la vision d'un match. Donc, avant d'être la faute de l'équipe, c'est la nôtre dans la préparation."

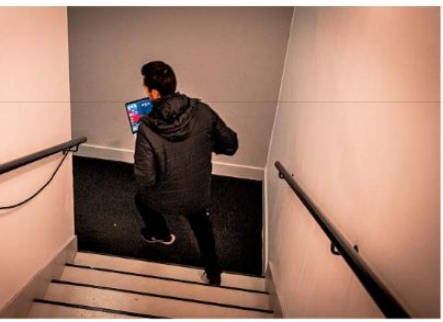
Le drone tout-puissant

La semaine d'un analyste débute par un long montage, une présentation des points forts et faibles de l'adversaire, sur la base d'une ribambelle de matches étudiés. La mission se poursuit sur le terrain. À Lens, comme à Guingamp, les entraînements sont filmés à l'aide d'un drone. "Cela nous offre une caméra à la hauteur que l'on veut, avec l'angle que l'on souhaite", présente Alexandre Pasquini. "Et nous permet de voir comment avancent les lignes, les espaces entre elles, d'imaginer des animations", ajoute Lucas Massello-Heuzé. Le rendu est idéal. Comme dans une partie de *Football Manager,* les joueurs sont des pions en mouvement, sur un terrain entièrement visible d'un seul coup d'œil.

La veille du match, la séance vidéo – réalisée à l'aide de Hudl Sportscode, le logiciel utilisé par la quasi-totalité du •••

Guingampais ou lensois, les analystes sont des hommes-orchestres. Derrière la caméra ou le PC, ils doivent percevoir, comme Lucas Massello-Heuzé de l'En Avant (en haut), points faibles et points forts de leur équipe ou de l'adversaire. Mais aussi, dans l'urgence, répondre aux demandes des coaches pour rectifier certains détails à la mi-temps.

Alexandre Pasquini et Pierre Capitaine (de gauche à droite), apportent leur science à Franck Haise, l'entraîneur de Lens.



"Une image peut parler bien plus que des mots"

Stéphane Dumont, entraîneur de Guingamp

••• football européen – doit reprendre tous les points essentiels dans un temps le plus court possible. "On présente un montage de six à huit minutes, pour savoir comment garder la balle quand l'adversaire se met à presser, détaille Alexandre Pasquini. Où met-on nos joueurs pour éviter la pression ? Pour faire mal et progresser ? Pas plus long, pour que le coach ne passe pas plus de vingt minutes à présenter l'adversaire, et qu'on évite d'endormir les joueurs. Je chronomètre à chaque fois."

Une question d'attention, et même de psychologie. "Dernièrement, un joueur m'a dit : « La vidéo m'a fait flipper », se remémore Pasquini. Certains vont modifier leur manière de défendre en voyant nos montages, vont reculer alors qu'ils ont tendance à avancer dans le un contre un. Les infos peuvent faire déjouer." Pour résumer, trop de vidéo peut tuer l'info. Afin de simplifier ses entraînements et la compréhension des enjeux tactiques, le RCL agrémente les causeries de chiffres.

La personnalisation des données

En plus d'un poste de data analyste, les Sang et Or ont lancé cette saison un partenariat avec SportsDynamics. Cette start-up française génère de la data personnalisée sur des points rarement soulevés par les fournisseurs de données habituels, comme le jeu de position (la philosophie de garder le ballon et d'attaquer par des passes courtes), propre à chaque équipe.

Le vocabulaire devient complexe. Par le mélange de données tracking (les positions des joueurs et du ballon) et de données événement (les passes, les tirs…), l'idée est de faire parler des tableaux pour aider la vidéo. Toujours dans une optique de gain de temps, par un séquençage automatique des matches traités.

"On travaille avec cinq clubs en L1, se réjouit Quentin Hequet, chef de produit chez SportsDynamics. Lens, Lyon et Troyes pour ceux que nous pouvons citer. Il y a aussi Leverkusen et Hoffenheim en Allemagne, le Los Angeles Galaxy en MLS et la Croatie lors du Mondial 2022." Les rapports finaux présentent l'adversaire à venir et proposent des options tactiques.

Personnalisation implique des différences entre clubs. "Lors d'un Lens-Lyon, les fichiers à disposition des deux équipes ont très peu en commun, confie Hequet. La définition d'un espace entre les lignes à Lyon ne sera pas la même à Lens. J'ai toujours été convaincu que l'avenir de l'analyse du jeu passerait par le traitement des données de tracking, puisque très peu de clubs sont capables de le faire."

Le Toulouse FC maîtrise, et a décidé d'internaliser le processus. "Le club a littéralement changé de projet en 2020 avec l'arrivée du fonds d'investissement américain RedBird, ça a forcément impacté mon quotidien, remarque Aurélien Dubearn, analyste vidéo du club depuis onze ans. Avec notre budget, qui n'est pas l'un des plus gros de L1 *(40 millions d'euros, le seizième de l'élite)*, il faut essayer de trouver des solutions pour être plus efficace. Le président Damien Comolli le dit souvent."

"Notre data est un axe prioritaire pour les transferts"

Aurélien Dubearn, analyste vidéo du Toulouse FC

Le Toulouse FC, l'exemple à suivre

Cela passe déjà par un matériel bien plus perfectionné. Sur les bords de la Garonne, l'intelligence artificielle a pris le contrôle. "On a investi il y a deux ans dans deux caméras d'IA au centre d'entraînement, qui permettent de balayer le terrain et de créer automatiquement un rendu tactique. Des algorithmes donnent une visualisation. Les deux gros blocs d'IA sont alignés sur la ligne médiane, et un joystick nous permet de couvrir toutes les zones du terrain."

Surtout, le Téfécé est devenu avant-gardiste dans sa manière de recruter. "Notre data est un axe prioritaire sur le marché des transferts. Tous les joueurs arrivés au club sont rentrés dans la machine, pour faire simple", poursuit Aurélien Dubearn. Branco van den Boomen, le meneur de jeu des Violets depuis l'été 2020, a été le premier succès de cette méthode misant sur des joueurs inconnus du grand public. Eux aussi venus d'Eredivisie, Zakaria Aboukhlal et Thijs Dallinga ont validé la stratégie cette saison.

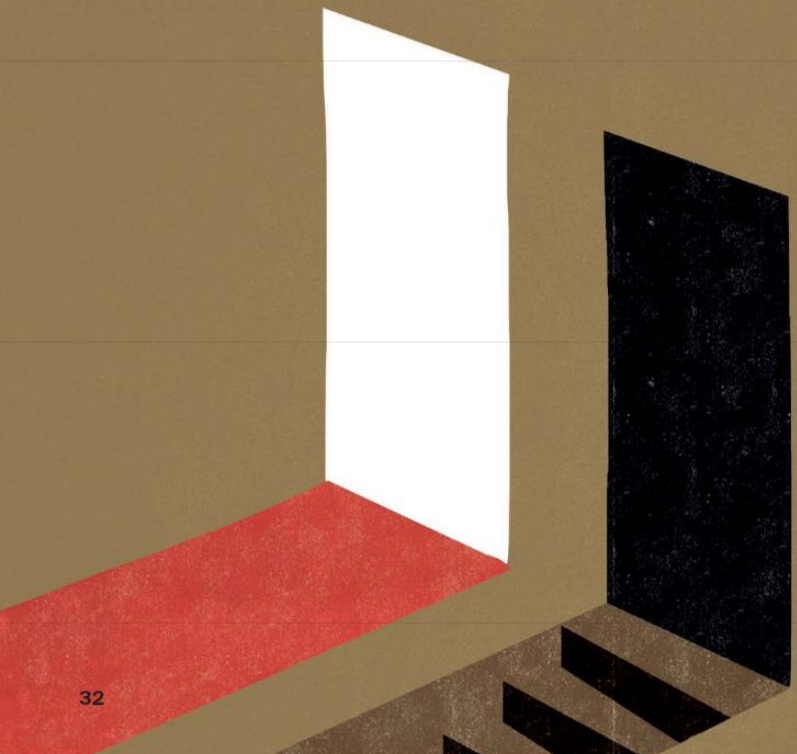
Un cercle vertueux, en somme. L'analyste filme et décrypte les entraînements comme les matches, le fruit de ce travail alimente une data qui sert au recrutement. Le raisonnement tactique et humain a été transformé. Attention, néanmoins, à ne pas laisser la technologie agir seule. "La data n'a pas toujours raison", tempère Quentin Hequet. "Et il y a un ressenti terrain qu'on ne peut pas déceler dans la vidéo", rappelle Stéphane Dumont. Comme pour le VAR, la technologie n'aide que si l'on sait s'en servir. ● T. T.

CENTRES DE PRÉVENTION

Parmi les jeunes admis dans les académies, une grande majorité les quitte, sans contrat et avec une reconstruction parfois délicate. Mais une prise de conscience s'opère et, petit à petit, sont mises en place des structures pour les aider à se réinventer un avenir.

Par
Simon Bolle et Alexis Danjon

Illustrations
Laura Acquaviva



Près de dix ans plus tard, il s'en souvient "comme si c'était hier", l'amertume toujours en bouche. "En fin de saison, les dirigeants m'ont fait savoir qu'ils n'étaient pas certains de me conserver. Ils devaient réfléchir. J'étais en plein doute. Un deuxième rendez-vous est arrivé et la sentence est tombée : « On ne pourra pas te proposer de contrat pro. Tu n'es pas un mauvais joueur, mais d'autres sont plus avancés. » C'est dur à encaisser. Tu repenses aux sacrifices de ta jeunesse, de ta famille. Tu as un peu l'impression d'avoir fait tout cela pour rien." Jordan Cuvier avait la vingtaine, un contrat stagiaire proche de son terme, et, après un premier échec à Rennes, les portes du Havre se refermaient devant lui, celles du monde pro avec.

La destinée de l'attaquant de 28 ans du Poiré-sur-Vie (N3) est loin d'être isolée. Au printemps, dans chaque centre, une quinzaine d'apprentis en moyenne en sortent bredouilles, selon les données récoltées auprès des 34 clubs français ayant un centre agréé. "Avec la hausse des contrats anticipés et la forte exportation, près de 15 % d'une génération signe un contrat pro. À 25 ans, la moitié est toujours sous contrat", évalue-t-on à la Direction technique nationale. En clair, sur 20 joueurs, seulement un ou deux font carrière. Chris Mavinga fait partie de ces élus. Le défenseur du LA Galaxy (31 ans), façonné par le PSG puis Liverpool, reste très sensible à ces considérations. Son frère Jean a connu cet échec. Il a été libéré par Caen, à 18 ans. "J'aurais pu être dans la même situation car je faisais partie des joueurs entre deux eaux. Chaque année, des coéquipiers et copains ne sont pas retenus et, un jour, cela peut être ton tour. Dès que tu arrives au centre, le directeur te met la pression : « Si tu n'es pas bon, on te vire. » C'est à double tranchant. Tu réalises que ton rêve peut très vite virer au cauchemar."

Si les Benzema, Mbappé ou autres exemples de réussite continuent de faire rêver les plus jeunes, le sort des anciens espoirs interroge, d'autant qu'ils forment la très grande majorité, longtemps ignorée. La fin du fantasme peut être brutale, dès l'adolescence en préformation, à la majorité à la fin d'un contrat aspirant, ou quelques années plus tard, après avoir signé et frôlé d'un crampon le haut niveau. Forcément, l'acceptation et la reconstruction ne sont pas les mêmes à 15 qu'à 21 ans.

Un coup en pleine gueule

Ce rude retour à la réalité a été vécu par Thomas, 37 ans. Cet ancien milieu a passé une saison (2000-2001) dans un centre de préformation du PSG. "Je devais faire deux ans de sport-études et continuer au centre." Rien ne s'est passé comme prévu. Projet avorté. "J'avais mon plan : signer pro, fouler la pelouse du Parc des Princes. Je ne pensais qu'à cela. Et pas à revenir chez moi à 14-15 ans et retrouver une école. C'était la pire chose qui pouvait m'arriver. J'ai pris un coup en pleine gueule."

Le trentenaire a persévéré au niveau amateurs (Tours, Granville, Avranches), ce qui l'a mené jusqu'en National et fait vivre de folles épopées en Coupe de France, après avoir atteint les quarts deux saisons d'affilée. "Mes plus belles émotions, je les ai connues à 31-32 ans. Cela m'a réconcilié un peu avec le milieu et a atténué ce constat d'échec." Thomas alimente désormais le compte Twitter Trajectoires d'Apprentis Footballeurs, où il recueille et partage les expériences d'autres anciens pensionnaires. "C'est devenu une thérapie personnelle et de la prévention pour les autres. Je suis resté dix mois en structure et j'ai gardé des séquelles très longtemps. Ma confiance en a pris un coup, j'arrêtais mes projets à la moindre difficulté. Mettez-vous à la place de quelqu'un qui y a passé cinq à six ans et qui est dégagé la dernière année. Dans quel état le ramassez-vous ?" Mavinga répond : "Quand tu as tout mis dans le foot depuis tes 14 ans et qu'on te laisse dans la nature à peine majeur, c'est l'enfer. Personne n'y est préparé."

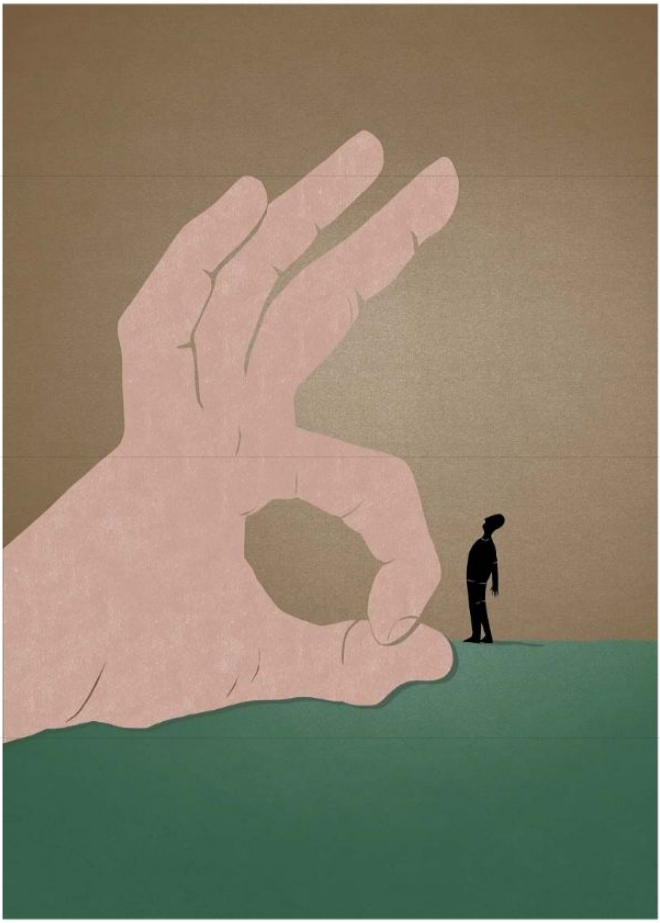
"Deux issues ressortent principalement, perçoit Thomas à travers les témoignages. Il y a déjà ceux qui continuent et persévèrent, comme j'ai pu faire." Souvent chez les amateurs ou semi-pros pour vivre de leur passion, voire relancer leur carrière comme Franck Ribéry ou Mathieu Valbuena. L'étranger et ses Championnats mineurs ouvrent d'autres pistes, plus exotiques. À condition d'être bien entouré. Cela n'a pas été le cas de Nathan Laze... Formé trois ans à Monaco, en même temps que Kylian Mbappé, cet attaquant a atterri en D2 bulgare, au FC Oborishte, sur les conseils d'un "pseudo-agent". L'expérience a duré quatre mois. "Je me suis fait avoir", reconnaît-il six ans plus tard. Il a ensuite tenté à nouveau sa chance en France, a repris ses études et est aujourd'hui assureur, à Vannes. Le foot est redevenu un hobby. Sans rancœur. "Je suis très épanoui. Il y a très peu d'élus et il faut accepter de ne pas passer le cap."

Un dégoût de ce sport

La parenthèse refermée, Thomas reprend son analyse : "À l'inverse, d'autres préfèrent couper complètement du foot. Par exemple, un ami de ma famille était à Clairefontaine, à l'époque des Thierry Henry, Nicolas Anelka et Sébastien Piocelle, avant de se faire virer. Cela l'a sabordé. Il m'a clairement dit : « Aujourd'hui, je vomis ce sport. » Impossible pour lui de mettre ses enfants au foot." De son côté, Alan Duvigneau, passé par les centres de Rennes et Brest, dit avoir été "dégoûté" par les méthodes d'un entraîneur. "Je n'ai pas touché un ballon pendant cinq ans, de 2013 à 2018. Je ne voulais plus en entendre parler, même à la télé." Il a bifurqué vers l'athlétisme et travaille dans le coaching sportif et la préparation physique.

Évincé en 2016 du Stade Rennais, où il a côtoyé Ousmane Dembélé, Pierre Houssou a tenté, en vain, de repartir de plus bas, chez le voisin de Dinan-Léhon (N3). La dure loi du milieu amateur l'a rattrapé : "J'ai dû commencer à travailler à côté du foot, dans la réparation de téléphones. Je me levais tôt pour aller à l'usine. C'était radical, bien moins épanouissant. J'ai pris une belle claque." •••

"15 % d'une génération en centre signe un contrat pro. À 25 ans, la moitié est toujours sous contrat"
Un membre de la Direction technique nationale



••• Ces réactions extrêmes, Anne-Sophie Gaborel en a aussi recueilli lors de sa thèse de sociologie, en 2015, après avoir enquêté auprès des centres de Sochaux, de Rennes, du Havre, du PSG ou de Lille. "Certains jeunes me racontaient que, à leur sortie définitive, leurs parents les avaient totalement ignorés, au point de refuser de les récupérer à la maison. C'est parfois ultra-violent pour eux de renouer avec leur tissu social d'origine. Ils partent de l'école en fanfaronnant, signent des contrats très tôt, avec des primes, pensant qu'ils se reverront à la télé. Alors, quand ils reviennent sans rien quelques mois ou années plus tard... Certains changent de ville et d'école pour éviter cet opprobre."

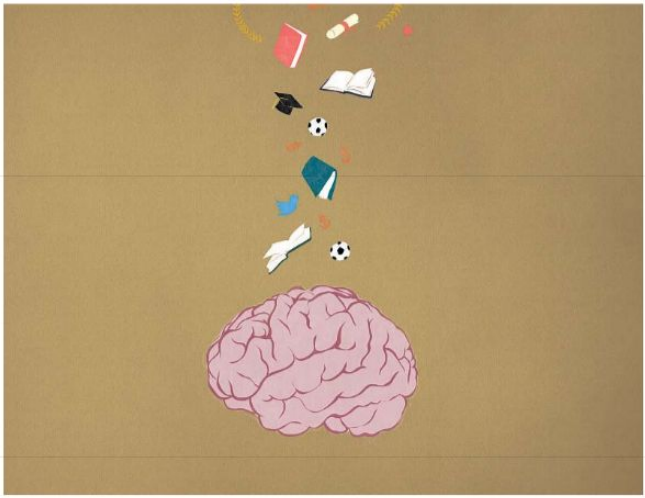
Un suivi régulier des apprentis

Président du Fondaction du football, dont l'un des buts est de lutter contre l'isolement, Guillaume Naslin acquiesce : "Ce qui est compliqué, c'est de faire comprendre aux enfants que les centres ne sont pas la finalité. Cela l'est d'autant plus que les clubs veulent leur faire signer des contrats le plus tôt possible pour les sécuriser, sans garantie de jouer en pro." Selon Gaborel, le "capital familial" est déterminant pour se relancer. "Car beaucoup ont des idées noires", signale Mavinga. En octobre 2020, Jeremy Wisten, 17 ans, s'était suicidé après avoir été libéré par Manchester City.

La mort du jeune défenseur avait suscité une vague d'émoi, accélérant la prise de conscience des clubs, instances et institutions. Récemment, Crystal Palace a mis en place un accompagnement des éléments non conservés pour faciliter leur réorientation, alors que, cette saison, Toulouse n'a pas hésité à réintégrer un jeune récemment évincé, et sans solution. "Tous ne sortent pas dévastés, nuance Julien Lacour, le directeur du centre du TFC. On scénarise le choix pour le démystifier. C'est quelque chose d'assez protocolaire et formel, avec des mots posés, francs, et un ton protecteur." Les pensionnaires sont informés de leur avenir "plusieurs mois en amont de la fin de la saison". "Les dossiers les plus clairs sont tranchés dès janvier-février, prolonge Lacour. C'est fait de façon continue pour que les joueurs puissent se jauger eux-mêmes. Ils ont un débrief après chaque match, des données d'évaluation chaque semaine. Un jeune qui n'est pas dans le coup ne pourra pas dire qu'il ne l'a pas compris."

"Beaucoup est fait pour la reconversion, mais on gagnerait du temps si on en faisait plus sur la formation initiale"
Baptiste Malherbe, président de l'AJ Auxerre

Formateur à Metz pendant seize ans (1998-1999, puis 2007-2022), Bertrand Antoine a participé à de nombreuses discussions. Il corrobore : "Il y a un suivi régulier. Nous échangeons au quotidien entre entraîneurs pour évaluer le niveau des joueurs, leurs lacunes et leurs axes de progression. On partage nos avis et le président, le directeur sportif, le directeur du centre et l'entraîneur des pros, qui a son mot à dire, prennent ensuite la décision, en s'appuyant sur nos remarques." Mais la sentence n'est jamais une formalité... "Il faut être patient, très fin dans l'analyse, faire preuve d'humilité et ne surtout pas penser détenir la vérité. Car c'est lourd de responsabilités comme acte." Qui, comme



RECONVERSION, INTERVENTIONS ET LIMITATION

Chaque année, les centres de formation agréés sont classés par la Fédération française. Leur "efficacité" est mesurée en fonction de plusieurs éléments relatifs au devenir des pensionnaires : le nombre de signatures de contrats professionnels, le temps de jeu en équipe première, la représentation sur les scènes européenne (clubs) et internationale (sélections) et la scolarité, en termes de diplômes décrochés. Certains des observateurs interrogés préconisent l'instauration d'un critère portant sur la reconversion, afin d'inciter les clubs à anticiper davantage l'avenir de leurs futurs ex-apprentis. À la DTN, consciente de l'importance du sujet, on pointe la difficulté de mesurer de manière tangible les différentes trajectoires. Le critère de la scolarité, jugé le plus factuel, a déjà été rehaussé en 2020. "Au-delà de cela, même quand tu réussis, complète le pro Chris Mavinga, tu n'es pas forcément préparé à tout maîtriser. On est tous excités de prendre notre indépendance, mais, une fois dedans, les premières années ne sont pas évidentes. Au contraire du centre, où tu ne penses qu'au foot et aux études, il faut apprendre à gérer les factures, les déclarations, la nutrition et, pour les jeunes d'aujourd'hui encore plus, les réseaux sociaux. Cela manque d'interventions d'anciens pros pour prévenir ces risques." La DTN est sur le point d'inscrire au cahier des charges des structures de formation un volume d'actions éducatives et d'ouverture, par catégorie d'âge et à partir de la saison prochaine, en plus des obligations actuelles d'accompagnement, notamment psychologique et médical. Par ailleurs, une réflexion est menée sur une diminution du nombre des effectifs au sein des centres. ● S. Bo. et A. D.

on l'a vu, signe parfois l'arrêt d'une carrière, voire le rejet éternel du ballon.

Un portefeuille de compétences

"Cela montre aussi l'importance d'éveiller les jeunes à la suite de la vie", insiste Julien Lacour. L'UNFP, elle, organise des interventions dès la préformation pour encourager à poursuivre les études. Au TFC, chaque diplômé doit pratiquer une "activité intellectuelle ou sociale". Une référente, chargée de ce suivi post-bac, aide à construire un portefeuille de compétences et, surtout, "ouvrir les yeux à la « vraie » vie". "Il faut rester connecté, appuie Lacour. On sème juste des graines, tout en les laissant se construire. C'est un cycle vertueux car un athlète en bonne santé et avec un bon moral est performant. Mais c'est long. Cela commence à rentrer." Capitaine des U17 et U19 de Brest entre 2011 et 2014, Tanguy Guillou confie avoir "basculé naturellement dans les études", ce qui l'a mené dans un cabinet de stratégie. Plus marquant, Antoine Le Gall est devenu le chargé de missions juridiques de Rennes en 2019, quatre ans après avoir quitté l'académie du club. Cette saison, un pensionnaire toulousain a intégré Sciences Po. Certains sont en Staps, d'autres en certifications de langues ou en gestion immobilière.

"La sémantique a évolué, fait remarquer Guillaume Naslin. Désormais, certains clubs s'interdisent la dénomination « plan B ». Car cela hiérarchise : le plan A, c'est la signature du contrat pro. Le plan B, c'est la réussite à l'école, pour s'orienter vers une autre carrière si échec il y a." La notion de "projet global" s'est installée. À Montpellier, Patricia Jarlot, responsable de la formation – non sportive – depuis bientôt trente ans, parle de "triple projet" : éducatif, sportif et sociétal. "Hormis quelques exceptions, on a longtemps géré des scolarités jusqu'au bac. Le niveau s'est élevé petit à petit et de vrais projets et questionnements émergent." D'où la création d'un CFA par le MHSC en 2019, qui propose notamment une formation en alternance pour le diplôme d'éducateur sportif. Une dizaine de garçons et filles forment une promo chaque année, comme l'an passé Maxime Estève, aujourd'hui titulaire en L1.

À Auxerre, aussi, les dirigeants ont développé leur école. Trois filières post-bac sont ciblées : sport, renforcement des langues étrangères et métiers de la finance et de la banque. "Les clubs doivent faire encore beaucoup. Beaucoup est fait pour la reconversion, mais on gagnerait du temps si on en faisait plus sur la formation initiale, reconnaît le président auxerrois Baptiste Malherbe, passé par le centre de formation rennais de 1999 à 2002. Ce n'est pas une dépense, mais un investissement. Plus le joueur a un bagage, mieux il se porte, sa famille est rassurée, nous aussi. Car on a une responsabilité. Quand on recrute un joueur à 14-15 ans, on s'engage auprès de ses parents à lui donner la meilleure formation, et pas seulement footballistique." ● S. Bo. et A. D.

WE
PLAY
GREEN

MORTEN THORSBY

LE FOOTBALLEUR AUX FIBRES DE VERT

L'ancien milieu de la Sampdoria, aujourd'hui à l'Union Berlin, utilise son sport pour alerter sur les dangers des changements climatiques. Et multiplie les initiatives à travers son association We Play Green. Par Valentin Pauluzzi, à Gênes. Photos Giuseppe Carotenuto/L'Équipe

Pendant que ses coéquipiers s'attablent au *Clipper,* un restaurant situé à deux pas de la plage de Bogliasco où les joueurs de la Sampdoria ont leurs habitudes, Morten Thorsby crapahute dans le lieu-dit de Sessarego qui surplombe le centre d'entraînement du club génois. C'est de là que partent les sentiers de ses promenades salutaires avec vue sur la mer de Ligurie, où un énorme cargo navigue vers une destination inconnue : "Ça, c'est pire que tout, ça pollue comme 10 000 voitures", assène le Norvégien afin de nous ramener à la réalité et à nos responsabilités. Le milieu de terrain est ce qu'on peut appeler un footballeur conscient, il joue pour une cause, celle de l'écologie.

"L'important, ce sont les personnes prêtes à s'engager, mais qui ne savent pas par où commencer"

Et aujourd'hui, même s'il a quitté Gênes pour rejoindre l'Allemagne et l'Union Berlin, sa détermination demeure inchangée et son combat contre le réchauffement climatique toujours aussi virulent. Lors de la saison 2020-2021, il a même troqué le numéro 18 pour le 2 en référence aux degrés d'augmentation qui amèneraient à un réchauffement climatique périlleux.

Vélos, panneaux solaires et véhicules électriques

Et ce phénomène, il y assiste aux premières loges à Oslo, où il a vu le jour il y a 26 ans : "Ce n'est pas la Norvège la plus sauvage, mais notre capitale est constituée à 70 % d'un bois à l'intérieur duquel il n'est pas possible de construire. Il y a des collines, des petits lacs, vous pouvez y courir durant deux heures sans croiser personne. L'hiver, j'allais y faire du ski de fond, mais il y a eu très peu de neige et beaucoup de pluie depuis cinq ans." Cernés par des paysages immaculés, les Norvégiens ont une sensibilité plus accrue sur ce sujet, mais cela ne suffit pas encore, selon Thorsby : "Les sports d'hiver sont notre point fort, nos athlètes sont confrontés directement à tout ça, ils sont dans la merde. Or, nos skieurs, nos biathlètes n'en parlent pas. On a même construit une structure pour skier en intérieur. Nous sommes trop lents et la riche économie de la Norvège est basée sur le pétrole."

C'est aux Pays-Bas que Thorsby a eu un déclic, à son arrivée à Heerenveen, en 2014 : "Puisqu'ils sont beaucoup dans un petit espace, ils sont plus efficaces en matière d'écologie. Je jouais peu lors des deux premières saisons, j'ai lu plein de livres et mon engagement a grandi. À un moment, j'ai eu une discussion avec mes parents, moi qui voulais plutôt aller à l'université et faire de la politique quand j'étais adolescent, je ne savais pas si je voulais continuer dans ce projet égoïste."

Il insiste et se fixe une ligne à suivre : meilleur footballeur il sera, plus la portée de son message sera importante, et le jeune Morten Thorsby s'emploie : "Je me déplaçais à vélo car je n'avais pas le permis de conduire, seuls quelques centaines de mètres séparaient le centre d'entraînement du stade et tous mes coéquipiers prenaient leur voiture pour parcourir cette distance..., je les ai convaincus d'y •••

••• aller à vélo. C'était compliqué car ils ne comprenaient pas ce que je disais, on était en 2016, ça ne semble pas si éloigné, mais il y a eu beaucoup de changements depuis et une prise de conscience."

Cela reste donc sa première initiative en faveur d'un football écoresponsable : "Ensuite, grâce à un sponsor, on a installé des panneaux solaires sur le stade et des bornes pour les voitures électriques. On était une équipe très « verte » et on en a inspiré d'autres aux Pays-Bas." Arrivé à la Samp, à l'été 2019, Thorsby poursuit son action et, durant le premier confinement de mars 2020, il passe à l'étape supérieure en montant la plateforme We Play Green, dont le but est d'unir les joueurs autour de cette thématique. À la recherche d'autres ambassadeurs, il reconnaît que la tâche est ardue : "S'engager contre le racisme, c'est très simple, c'est oui ou non. L'environnement, c'est la crise du climat, le plastique dans la mer, les poissons de moins en moins nombreux etc. Vous devez être davantage informés pour faire un choix."

Les bons mots aux bons moments

En sélection, il côtoie Erling Haaland (22 ans), nouvelle star de Manchester City : "Je dois trouver les bons moments pour discuter avec mes partenaires et, au début, beaucoup rigolent en m'écoutant. Haaland, je lui parle de mes idées, il m'écoute, et on verra si ça vient… Nombreux pensent que politique et football ne vont pas ensemble, c'est une erreur. Dans le monde d'aujourd'hui, la politique est partout, surtout dans le foot ! Il y a vingt ans, vous pouviez vous contenter d'être seulement footballeur, plus maintenant."

"La politique est partout. Il y a vingt ans, vous pouviez vous contenter d'être seulement footballeur, plus maintenant"

Thorsby se heurte également au profil sociologique des footeux, souvent issus de milieux défavorisés. Lui veut profiter de sa richesse en menant un train de vie écoresponsable : "C'est une question de culture, si vous avez de l'argent, vous voulez manger des bons plats avec de la viande, acheter une belle voiture, passer de belles vacances à Dubaï en prenant l'avion, etc. J'essaye de faire comprendre que mon style de vie n'est pas pire, ça ne fait pas de mal aux autres et ça me fait du bien. Moi, je vais toujours en vacances en Norvège, car je ne suis jamais chez moi. Je fais Gênes-Oslo en voiture électrique, en deux jours. Pour aller visiter la Sardaigne, je prends le ferry, et je suis végétarien à 90 %."

Surnommé le "Greta Thunberg du foot"

S'il apprécie d'être surnommé le "Greta Thunberg du football", en référence à l'activiste suédoise, Thorsby tient néanmoins à se démarquer de ses méthodes, il n'est pas un "taliban" de la cause écologique : "Déjà, elle s'adresse aux jeunes qui sont plus en avance, moi j'essaye d'atteindre les personnes qui sont plus en retard. J'ai les mêmes ambitions qu'elle, mais elle insiste, elle est très « méchante » alors que je crois en une démarche plus positive. Je n'utilise pas beaucoup d'énergie avec les climatosceptiques, l'important, ce sont les personnes prêtes à s'engager mais qui ne savent pas par où commencer." Voilà pourquoi, il y a deux ans, il a sondé les joueurs de sa sélection et de Serie A pour 'établir un état des lieux plus précis afin d'être plus efficace : "J'ai envoyé des quiz, c'était une prise d'informations et… ils ne sont pas informés. Soit ils ne connaissent pas le problème, soit ils n'en reconnaissent pas l'importance. Ce ne sont pas des choses dont on parle dans le vestiaire, il y a de l'ignorance et la volonté de ne pas vouloir utiliser son statut, sa voix qui porte."

Récompensé en octobre 2021 par le Merit Award de la FIFpro (le syndicat international des footballeurs) pour son activisme, Thorsby est en contact régulier avec les quelques collègues qui ont épousé cette cause (Hector Bellerin du Sporting, Chris Smalling de la Roma, Patrick Bamford de Leeds). Conscient que cela demeure insuffisant, il interpelle aussi les instances car, selon une étude, l'industrie mondiale du foot produit la même quantité de dioxyde de carbone par an qu'un pays comme le Danemark. 70 % des émissions proviennent des déplacements des spectateurs, les 30 % restants sont issus de la consommation exorbitante d'énergie et d'eau pour le compte des infrastructures sportives, des déchets alimentaires, des plastiques à usage unique et de la fabrication excessive de kits et de matériaux de foot : "L'UEFA et la FIFA veulent plus de matches, donc plus d'émissions de CO_2, ils ne pensent jamais au développement durable. Chaque chose qu'un club réalise devrait l'être en étant le plus écoresponsable possible. Les déplacements devraient se faire avec des bus électriques, l'avion devrait être la dernière solution."

Une connexion rompue avec la nature

Via sa plateforme We Play Green, il met en place deux gros projets. Le premier est la Sustainability League, un tournoi afin de mesurer les équipes les plus écoresponsables. Des clubs de D1 norvégienne et suédoise ont déjà donné leur accord. Le second est opérationnel, il s'agit du Greenbag WPG, un "sac vert" pour réutiliser correctement les textiles viables contenus dans les articles de sport. Les vêtements de foot sont responsables de 0,4 % des émissions mondiales totales de carbone, la plupart des matériaux étant dérivés de combustibles fossiles, extrêmement polluants et souvent non recyclables. De plus, le gâchis est immense car, même en bon état, kits d'entraînement et de match ne sont utilisés qu'une saison, sans parler des éditions spéciales portées une seule fois.

Thorsby est persuadé que le foot est le meilleur moyen de changer les mentalités : "Il y a deux ans, j'ai rencontré le ministre italien de l'Écologie, il a quitté son ministère quatre mois après, il n'y a aucune continuité. Les scientifiques ? Ce ne sont pas eux qu'on écoute malheureusement, ce sont nous, les artistes, les sportifs. Je veux que les footballeurs endossent ce rôle. Ce sport peut connecter tout le monde sur cette thématique, tandis que le monde du foot a les moyens économiques pour augmenter la sensibilisation des supporters, et donc des personnes. Il y a quarante ans, on ne savait pas, maintenant on sait, et quand vous savez, vous devez agir. On a rompu notre connexion avec la nature. Si nous ne faisons rien, c'est nous qui disparaissons. La nature, elle, reste." ● V. P.

Footballeur "conscient", le milieu norvégien a créé il y a deux ans la plateforme We Play Green, dont l'objectif est de sensibiliser les footballeurs – dont son partenaire en sélection Erling Haaland (ci-dessus) – autour du thème de l'écologie. Pour marquer les esprits, en club tout comme en sélection, Morten Thorsby a opté depuis la saison 2020-2021 pour le numéro 2 (ci-dessous), en référence aux degrés d'augmentation qui conduiraient à un réchauffement climatique périlleux pour l'humanité.

Vegard Wivestad Grött/Bildbyrån/Icon Sport - Moritz Muller / Alamy Stock Photo

PIQUÉ, UN RÊVE ANDORRAN DEBOUT

Le FC Andorra a déjà connu trois promotions depuis son rachat par l'ancien défenseur du Barça. Aux portes de la Liga, peut-il devenir le Monaco espagnol imaginé par son propriétaire ?

Par Servan Le Janne, à Andorre-la-Vieille. Photos Pierre Mérimée/L'Équipe

FC ANDORRA
MORABANC
FC ANDORRA
43

La rumeur court entre les cols des Pyrénées. Dans une vallée nichée à 1000 mètres d'altitude, parmi des versants qui n'appartiennent plus à la France mais pas encore à l'Espagne, elle remonte une série de rues étroites et gagne les quartiers étagés en périphérie. C'est une promesse de victoire. Aux quatre coins de cette ville qui déborde vers la montagne, comme une rivière sortie de son lit, il se murmure que Gerard Piqué viendra bientôt. Le champion du monde 2010 "sera là dimanche", assure un homme à l'entrée de l'Estadi Nacional d'Andorre-la-Vieille. Avec ses 3347 sièges, l'enceinte de la capitale andorrane paraît bien petite sous les cimes rousses de ce jeudi d'automne.

Quelques jours plus tôt, le nom du défenseur du FC Barcelone résonnait à 200 kilomètres de là, dans l'un des plus grands stades de la planète. Il disputait le dernier match de sa carrière au Camp Nou face à Almeria (2-0). À 35 ans et presque autant de trophées, ce produit de la Masia, le centre de formation du Barça, a raccroché les crampons, renoncé à un an et demi de contrat et dit adieu au haut niveau. Mais il n'a pas tourné le dos aux sommets. Au contraire, "il va avoir plus de temps pour nous", se réjouit le président du FC Andorra, Ferran Vilaseca. Comme annoncé, Piqué a assisté au succès du club de la principauté contre Lugo (4-0). Le jeune retraité a préféré suivre ce match comptant pour la 16e journée de la Deuxième Division espagnole plutôt que le coup d'envoi de la Coupe du monde au Qatar. C'était un rendez-vous important à ses yeux, une étape dans l'ascension de ses Tricolors, actuellement quinzièmes du classement (sur 22), à dix points d'une place pour les barrages d'accession.

"L'hymne de la Ligue des champions retentira en Andorre" **Gerard Piqué**

Un régime fiscal avantageux

Fondé en 1942, le FC Andorra est depuis toujours affilié à la Fédération espagnole. Il végétait en Cinquième Division quand, en décembre 2018, Gerard Piqué est arrivé dans les Pyrénées avec une promesse. S'il rachetait le club, ce n'était pas uniquement pour éponger ses 265000 euros de dettes et lui donner un peu d'air. "L'hymne de la Ligue des champions retentira en Andorre", avait-il juré. Ce genre de déclarations passe rarement l'hiver. Seulement, voilà, un peu plus de trois saisons se sont écoulées, trois échelons ont été gravis et le FC Andorra maintient le cap. "On va en faire un Monaco !", aurait clamé l'ancien international espagnol (105 capes, 5 buts de 2009 à 2018).

Comme le Rocher, Andorre ménage les riches. Dans ce petit État de moins de 80000 habitants, qui n'est pas membre de l'Union européenne, l'impôt sur les revenus et sur les bénéfices des entreprises est plafonné à 10%. Piqué a tout de suite compris ce qu'un club de football avait à y gagner. L'homme sait compter. Ce fils d'un avocat et d'une médecin n'avait pas encore fait fortune qu'il cherchait déjà à la faire fructifier. En 2006, à peine majeur, il fonde l'entreprise Kerad Project avec son père. Kerad Holding et Kerad Games voient le jour dans la foulée, ouvrant la voie à des investissements dans l'immobilier, la restauration, les boissons isotoniques, les lunettes de soleil ou encore les jeux vidéo.

Au sortir d'une formation à Harvard, en 2017, le défenseur met sur pied Kosmos Global Holding. Le patron de Rakuten, Hiroshi Mikitani, figure parmi les actionnai-

Après avoir racheté le club fin décembre 2018, Gerard Piqué (ci-dessous) a nommé Jaume Nogues (à droite), l'un de ses amis d'enfance, au poste de directeur sportif. Nicolas Ratti (à gauche), le gardien de but d'origine argentine formé en Andorre, et ses coéquipiers enchaînent les bonnes performances et ont accédé à la Deuxième Division en mai 2022.

Sébastien Leban/L'Équipe

res. La société censée "créer le futur du sport et du divertissement" devient partenaire de la Fédération internationale de tennis pour l'organisation de la Coupe Davis (un contrat que l'ITF a dénoncé début 2023). Et un an plus tard, elle prend le contrôle du FC Andorra.

Pas de terrain fixe et trente supporters

Pour gérer les affaires quotidiennes, Piqué nomme un ami d'enfance directeur sportif. "Quand je suis arrivé, le club n'avait pas de siège, pas de bureaux, pas de stade en propre, rembobine l'intéressé, Jaume Nogues. Les joueurs changeaient de terrain d'entraînement au gré des disponibilités et ils n'avaient accès au vestiaire qu'à la dernière minute. Je me suis demandé ce qu'on faisait ici. Tout ça allait nous coûter cher." Sans compter qu'en hiver, il n'y a guère qu'une trentaine de spectateurs à braver le froid sous ces latitudes.

Avec son nom et ses ambitions, Piqué attire quelques curieux. "J'ai vraiment commencé à suivre l'équipe quand j'ai entendu dire qu'il avait investi", admet Christian Prats, fondateur du groupe de supporters Squadra Carlemany. Le nouveau propriétaire montre vite l'étendue de son portefeuille et de son carnet d'adresses. Les anciens du Barça Gabri et Albert Jorquera prennent place sur le banc de touche, suivis par une dizaine de recrues dont la plupart ont fait leurs classes à la Masia.

"Je crois que c'est allé plus vite que ce qu'espéraient les dirigeants"

Nicolas Ratti, gardien de but du FC Andorra

Promotion cadeau, conversations compromettantes dévoilées...

Ainsi transfiguré, le FC Andorra enchaîne les victoires et arrache la promotion dès la première année. Une occasion d'accélérer le projet se présente alors à Piqué. Tout juste relégué au troisième échelon, à l'été 2019, le CF Reus est incapable de payer ses dettes. Aussi, la Fédération (RFEF) propose-t-elle sa place au club qui voudra s'en acquitter. D'autres formations sont prêtes à régler la note, mais c'est le FC Andorra qui se montre le plus prompt à débourser 452 022 euros. Il accède ainsi à la Troisième Division, sans avoir disputé le moindre match au quatrième niveau.

Les autres prétendants enragent d'autant plus que Piqué ne fait pas mystère de son amitié avec le président de la RFEF, Luis Rubiales. À la lumière des révélations du journal en ligne *El Confidencial,* ils découvriront plus tard que les deux hommes ont l'habitude d'échanger des amabilités et des bons procédés sur WhatsApp. En juillet 2020, après le renvoi du tandem Gabri-Jorquera, le patron de Kosmos demande à Rubiales d'éviter au FC Andorra un groupe difficile en Championnat. "Je prends ça en compte", répond Rubiales, sans finalement accéder à cette demande.

Le FC Andorra rate la montée de peu en barrages. Ce n'est que partie remise. Le club valide son ticket pour la Deuxième Division en mai 2022. "Ce parcours était inimaginable il y a quatre ans, se réjouit le gardien de but Nicolas Ratti. Je crois que c'est allé plus vite que ce qu'espéraient les dirigeants."

Seul bémol, les infrastructures peinent à suivre. Pour pallier le manque d'équipes de jeunes du FC Andorra, Kosmos a racheté le Gimnastic Manresa, un club situé au milieu de la Catalogne, 150 kilomètres plus au sud. Charge à lui de former des •••

Fondateur du groupe de supporters Squadra Carlemany, Christian Prats (ci-dessous) admet avoir vraiment commencé à suivre le FC Andorra quand il a entendu dire que Gerard Piqué y avait investi.

Deux mille personnes assistent régulièrement aux matches du FC Andorra dans les tribunes de l'Estadi Nacional (ci-dessus). Dans deux ans, l'équipe actuellement entraînée par Eder Sarabia (à droite), ancien coach assistant à Barcelone, devrait bénéficier d'un nouveau stade.

••• talents et de les envoyer en Andorre. Une pelouse chauffée a remplacé le synthétique de l'Estadi Nacional, dont les tribunes sont régulièrement garnies par plus de 2 000 personnes. Dans deux ans, un nouveau stade devrait sortir de terre.

Avec les millions de l'Arabie saoudite ?

Malgré ces progrès "à marche forcée", dixit le président Vilaseca, l'équipe andorrane reste mal équipée face aux anciens pensionnaires de l'élite comme Saragosse, Malaga ou Santander. Elle bénéficie certes d'avantages fiscaux, mais la Liga a entrepris de les "neutraliser" par un mécanisme qui oblige les joueurs de la principauté à s'acquitter du même impôt sur les revenus qu'ailleurs. Or, l'enveloppe des Tricolors pour cette saison ne s'élève qu'à 7 millions d'euros, loin des 39,5 millions rassemblés par un cador comme Alaves.

S'il s'est déjà vanté de posséder un patrimoine supérieur au budget de l'Espanyol Barcelone, Gerard Piqué n'est pas du genre à dépenser inconsidérément. Ses échanges avec le président de la Fédération espagnole suggèrent même qu'une partie de l'argent injecté dans le FC Andorra ne provient pas directement de ses poches. Cette manne serait originaire de Riyad, en Arabie saoudite.

"Nos comptes sont audités, nos contrôles rigoureux" Jaume Nogues, directeur sportif

Après avoir racheté le FC Andorra, Piqué a fait jouer ses contacts pour aider Rubiales à vendre la Supercoupe d'Espagne à l'Arabie saoudite. Depuis la signature d'un accord, le 11 septembre 2019, la compétition se déroule chaque année dans le royaume arabe. Les termes du contrat sont secrets. Mais, selon *El Confidencial,* Kosmos touche une commission de 4 millions d'euros par an en qualité d'entremetteur, soit 24 millions sur six ans. Piqué n'a pas démenti l'information. Il a expliqué que ce montant était proche des standards du marché et que la loi avait été respectée.

Une commission rogatoire transmise aux autorités andorranes

Son entreprise a reçu un premier versement en provenance de la compagnie publique saoudienne Sela le 18 décembre 2019. Le lendemain, Kosmos a envoyé 254 500 euros au FC Andorra. Selon le bilan dressé par *El Confidencial,* dix-sept autres virements avaient eu lieu à la date du 3 mars 2022 pour un total de 3,5 millions d'euros. Entre-temps, le 29 décembre 2020, le contrat avait été prorogé jusqu'à la saison 2028-2029. En tout et pour tout, Kosmos s'est ainsi assuré 40 millions d'euros. "Piqué a touché une somme énorme alors qu'il n'a pas l'air d'avoir été si utile que ça en tant qu'intermédiaire", signale Alejandro Requeijo Mateo, journaliste à *El Confidencial.*

La justice espagnole enquête désormais sur cet accord. Elle a fait parvenir une commission rogatoire aux autorités andorranes pour accéder aux relevés bancaires du FC Andorra. "Nos comptes sont audités, nos contrôles rigoureux, on est tranquille, jure Jaume Nogues. Ce sont des histoires pour vendre des journaux." Le directeur sportif semble d'ailleurs voir l'avenir avec confiance : "On ne se fixe pas de limites mais on veut d'abord consolider notre présence en Deuxième Division avant de monter."

"La Ligue des champions ? Ce n'est pas quelque chose que j'exclus", se met à rêver le nouvel entraîneur Eder Sarabia, ancien numéro 2 de Quique Setien au Barça. Le FC Andorra ne manque pas d'ambition. Son terrain de jeu enserré entre les montagnes suffira-t-il seulement à Gerard Piqué ? En mai dernier, le jeune homme a failli racheter le Red Star, pensionnaire de National, pour tenter une ascension en France. Il planche aussi, entre autres projets, sur la Kings League, un tournoi de football avec des anciens joueurs, des streamers et des influenceurs. Mais une autre rumeur court désormais entre les cols des Pyrénées. Il se murmure que Piqué briguera la présidence du FC Barcelone en 2026. Il aurait alors moins de temps pour le FC Andorra. ● S. L. J.

JOSHUA KIMMICH "JE COURS APRÈS LE POSITIONNEMENT IDÉAL"

Le milieu allemand, "machine" à tout bien faire du Bayern Munich, décrypte ce qui lui permet d'être aussi efficace instinctivement, sur la pelouse. Puis en prenant de la hauteur, cas pratiques à l'appui.

Par
Thymoté Pinon, à Munich

Photos
Léo Aupetit/L'Équipe

DERBYSTAR
2
1B
1A
EG
UG

Après une élimination en sélection dès la phase de groupes lors de la Coupe du monde au Qatar *(l'Allemagne a été devancée par l'Espagne et le Japon)* et à quelques jours des retrouvailles avec le Paris-Saint-Germain en huitièmes de finale de la Ligue des champions *(aller le 14 février au Parc des Princes, retour le 8 mars)*, Joshua Kimmich aurait pu passer son tour. Un "Servus!" chaleureux plus tard, l'équivalent du "Salut!" en français, il nous a, au contraire, ouvert en grand les portes de la Säbener Strasse et celles de son cerveau. Le vice-capitaine du Bayern Munich n'est pas vraiment du genre à se cacher. Et il adore parler de jeu. Cela tombe bien, on avait envie de comprendre ce qui lui passe par la tête lorsqu'il déplace son mètre soixante-dix-sept sur la pelouse de l'Allianz Arena. Joueur efficace s'il en est, l'international allemand paraît constamment osciller entre instinct et contrôle, entre inspirations techniques et décisions plus rationnelles. De l'avant-match au coup de sifflet final, de la surface du Bayern à celle de l'adversaire, on lui a donc proposé de nous "emmener" avec lui sur le terrain. Avec deux consignes: nous livrer spontanément ce qui lui traversait l'esprit à l'évocation de chaque situation; analyser, dans un second temps, ses propres réponses et donc ses décisions. Sans surprise, le milieu de 27 ans a fait preuve d'intelligence, mêlant regards perçants et observations cliniques. Mises bout à bout, ses explications dessinent une sorte de manuel du numéro 6 idéal.

Que ce soit en équipe d'Allemagne, ici contre le Japon de Daizen Maeda, ou au Bayern, Joshua Kimmich s'efforce d'être au centre du jeu, d'être le lien indispensable entre les défenseurs et les attaquants. Celui par qui l'essentiel des ballons passe.

L'AVANT-MATCH ET LES CONSIGNES DE MON COACH

"ÊTRE AU CENTRE DU JEU"

"L'entraîneur *(Julian Nagelsmann)* me parle beaucoup de mon positionnement et me demande de ne pas décrocher trop bas. L'idée, c'est que je sois proche de tout le monde à la fois, que je puisse faire la connexion entre nos lignes. Il utilise souvent le terme allemand «Anschluss» *(lien, en français)*. Tout est question d'équilibre. L'endroit où je me trouve sur le terrain, c'est le plus important: c'est ce qui me permet de toucher des ballons et d'établir les bonnes connexions. Parfois, on joue avec deux milieux défensifs, parfois avec deux numéros 8 au-dessus de moi. Cela a un petit impact sur ma manière de jouer mais, globalement, la ligne directrice est simple: être au centre du jeu."

MON RÔLE DE LEADER

"AVANT, J'ÉTAIS COLÉRIQUE"

"On doit se «coacher» entre nous, bien sûr. Ce sont des petits détails pour essayer de s'aider. Prenons un exemple: on ne presse pas de la même manière deux défenseurs centraux qui jouent proches l'un de l'autre et deux axiaux qui jouent écartés. Les instructions que je vais donner à Thomas *(Müller)* au niveau du pressing peuvent ainsi varier.

Il y a aussi la manière de le faire. Quand j'étais plus jeune, j'étais légèrement plus négatif, parfois colérique. Je le suis toujours un peu mais je me contrôle mieux. Je ne dis pas que tout est désormais parfait, mais on progresse. J'ai travaillé pour mieux gérer les choses qui ne vont pas dans mon sens. Parfois, tu dois évacuer la frustration et c'est peut-être mieux de le faire en direction de l'arbitre que sur les coéquipiers. *(Il rigole.)* Plus sérieusement, j'essaie désormais d'être positif au maximum."

MES PREMIÈRES MINUTES ET L'OBSERVATION DE L'ADVERSAIRE

"TOUCHER DES BALLONS, OUI, MAIS PAS N'IMPORTE OÙ"

"La vidéo, j'en fais souvent après les matches. Lorsque je jouais latéral, j'étudiais davantage mon futur adversaire. C'était plus important à ce moment-là, de savoir si mon vis-à-vis était rapide, gaucher, etc. Maintenant, au milieu de terrain, je me focalise sur moi-même. Une fois le coup d'envoi donné, je veux toucher des ballons rapidement, bien sûr. Mais, pour moi, c'est aussi très important de comprendre la manière dont l'adversaire va jouer. S'il va évoluer avec deux milieux défensifs et un 10 ou l'inverse, notamment. Ça change tout, de savoir si je vais constamment avoir un mec sur moi ou non. Alors, j'observe. C'est plus facile lorsqu'il n'y a personne qui se trouve en permanence dans ma zone. Pour en revenir au fait de vouloir vite toucher la balle : oui, je le veux, mais pas n'importe où, pas trop bas. Il faut que je sois trouvé dans les bons espaces, dans les endroits où je peux créer."

ME METTRE EN DANGER HAUT SUR LE TERRAIN

"UN INTÉRÊT DÉFENSIF"

"Bien sûr, c'est plus confortable d'être bas, d'avoir de l'espace et du temps. Tu peux prendre tranquillement les informations, puis choisir. Plus haut, tout va plus vite. Tu dois penser rapide- •••

CAS PRATIQUE NUMÉRO 1

"JE N'AIME PAS JOUER VERS L'ARRIÈRE"

"Il y a trois options : contrôler le ballon et attaquer un espace moi-même ; essayer de m'appuyer sur Manu *(Neuer)* pour qu'il écarte le jeu à l'opposé ; tenter de renverser. Quand je suis touché par notre latéral gauche, le mieux est d'effectuer une première touche avec mon pied gauche, en ayant, au préalable, orienté mon corps vers notre but pour protéger le ballon, puis d'enchaîner rapidement avec mon pied droit. Si l'adversaire sprinte en direction de Manu, je devrais chercher à renverser vers notre latéral. S'il reste en place, je peux m'appuyer sur notre gardien. Sur ce cas précis, j'espère que j'ai renversé le jeu. *(On lui indique que oui, il sourit, puis reprend.)* Normalement, je n'aime pas jouer vers l'arrière. Sauf quand je sais que je peux jouer une petite passe en retrait et que mon coéquipier pourra directement jouer vers l'avant. C'est la seule exception pour laquelle je suis OK avec le fait de faire reculer le ballon."

Pierre Lahalle/L'Équipe - Sky Sport

Se situer haut sur le terrain permet à Joshua Kimmich, comme ici devant le Parisien Neymar avec l'appui de Kingsley Coman, d'effectuer très rapidement le contre-pressing indispensable pour récupérer le ballon.

••• ment. Mais je crois que je préfère mon rôle actuel car mon impact sur l'équipe est désormais plus grand. J'aime bien jouer entre les lignes, trouver les bonnes solutions. Et cela revêt également un intérêt défensif. C'est plus facile pour moi d'être performant à la perte du ballon quand je joue haut. Car je suis plus proche du porteur adverse et, donc, en mesure de contre-presser. Alors que j'étais parfois plus loin quand j'évoluais plus bas sur le terrain. Bref, il existe de vraies bonnes raisons de vouloir me faire jouer haut. La manière dont tu défends dépend de celle dont tu attaques. À la perte, ta première organisation tactique est celle que tu avais juste avant, lorsque tu étais encore en possession de la balle."

CAS PRATIQUE NUMÉRO 2

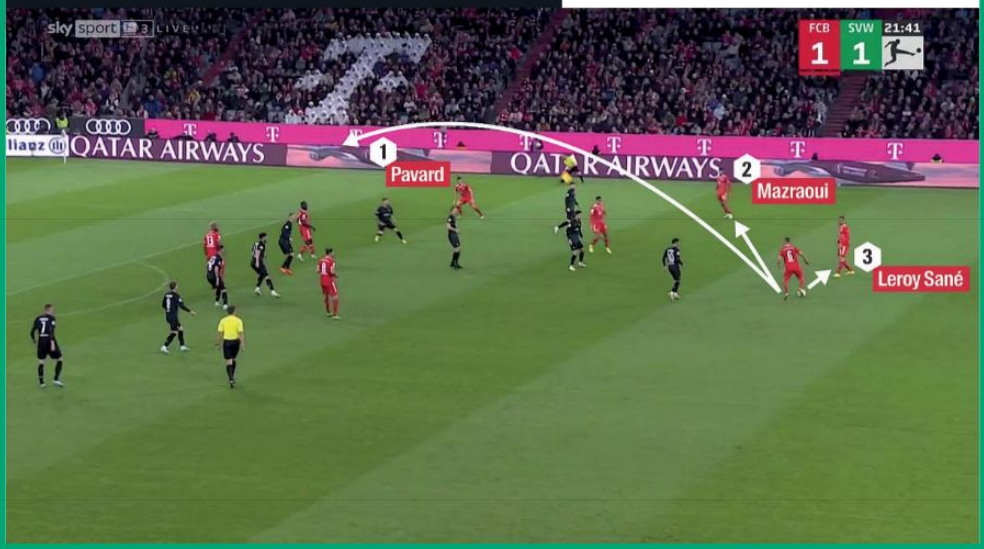
"PENSER À LA ZONE VISÉE MAIS AUSSI À LA PERSONNE QUI VA RECEVOIR LE BALLON"

"C'était Benji *(Pavard)*, en profondeur? Je ne sais pas trop si j'ai tenté de l'alerter. Si ça avait été Serge *(Gnabry)*, j'aurais joué l'option un. Mais je sais que Benji préfère recevoir le ballon dans les pieds. J'espère que j'ai opté pour cette passe par-dessus la défense. *(On lui indique que non et il grimace.)* Quand Serge ou Kingsley *(Coman)* sont dans cette situation, je sais qu'ils veulent être servis. Ces gars sont super dangereux dans ces positions, en un contre un. Là, c'était un peu différent. Certains préfèrent que je les recherche dans les pieds, d'autres dans l'espace. Tu ne dois pas penser qu'à la zone visée mais aussi à la personne qui va recevoir le ballon."

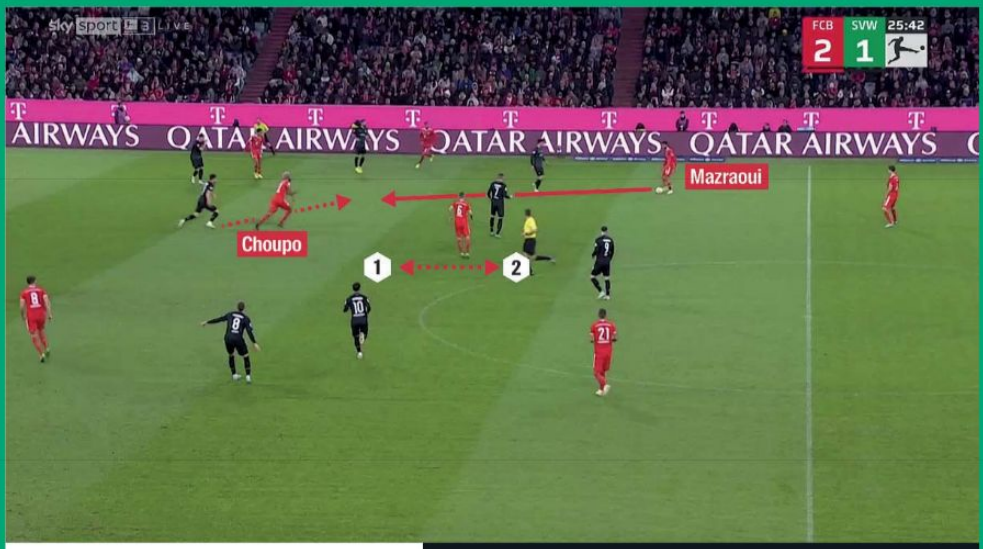
MES DÉPLACEMENTS POUR ABSORBER LA PRESSION

"ÊTRE RELATIVEMENT PROCHE DE NOS JOUEURS OFFENSIFS"

"Je dois être devant nos défenseurs, pas sur leur ligne. Parce que c'est lorsque je suis relativement proche de nos joueurs offensifs que je peux les alerter. Ensuite, la seconde chose fondamentale, c'est la prise d'information. Il me faut savoir précisément où sont coéquipiers et adversaires. Ce n'est qu'après que je peux essayer de bien me servir de mes pieds. Parce que je sais alors vers où je



Bernard Papon/L'Équipe - Sky Sport



dois me tourner, quel type de première touche je dois effectuer, quel genre de passe je dois jouer. Il reste une dernière chose essentielle : jouer vers l'avant ! Pour ça, il faut essayer d'agir très rapidement et d'être juste techniquement. Sans ce dernier élément, tu ne distribues pas le ballon que ton cerveau a imaginé. *(Il sourit.)*"

MES ARBITRAGES ENTRE PRISE DE RISQUES ET PASSES PLUS SÛRES

"RESSENTIR CE DONT L'ÉQUIPE A BESOIN"

"Avec Pep *(Guardiola, entraîneur du Bayern Munich de 2013 à 2016)*, on cherchait plutôt le contrôle et donc à limiter les erreurs. De manière générale, il y avait un peu moins de passes risquées. Avec Hansi *(Flick, au Bayern, de novembre 2019 à l'été 2021, et désormais en sélection)* et Julian *(Nagelsmann)*, je peux prendre un peu plus de risques. Ça dépend aussi du contexte du match, si l'on doit le contrôler ou l'enflammer un peu. Mais c'est un vrai sujet pour moi, cette notion d'équilibre. Tu dois être capable de ressentir ce dont ton équipe a besoin. Parfois, c'est difficile de décider. Je fais de mon mieux."

MA VISION DU JEU POUR PERCER LES BLOCS BAS

"LE PRINCIPAL, C'EST DE DÉCIDER TRÈS, TRÈS VITE"

"La plupart du temps, c'est un feeling. Le principal, c'est de décider très, très vite. Souvent, mon comportement va dépendre de celui de mes •••

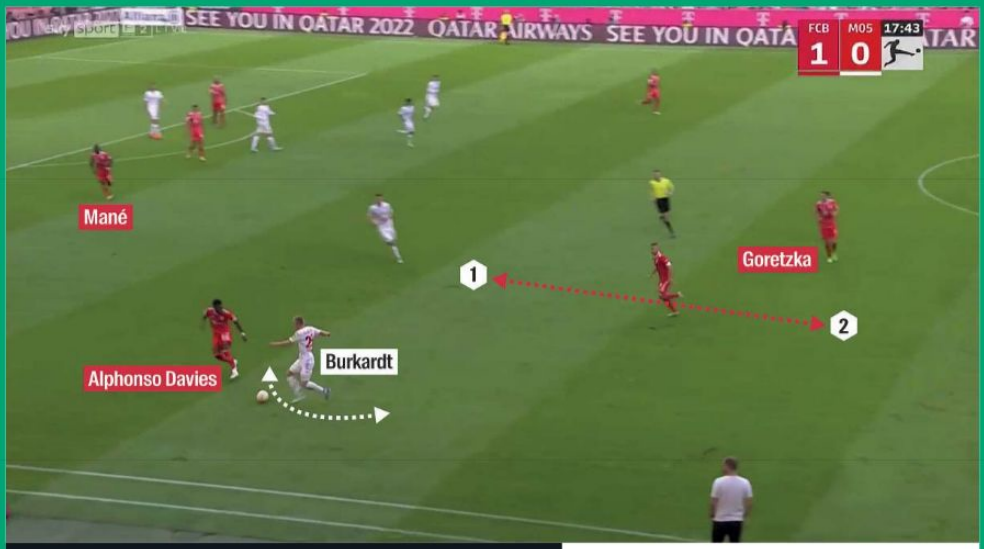
CAS PRATIQUE NUMÉRO 3

"TOUT EST PLUS FACILE AVEC LE JEU FACE À MOI"

"Le coach adore ça ! Il veut toujours que je sois connecté avec notre attaquant, en l'occurrence Choupo *(-Moting)*. Pour lui, c'est un mouvement parfait. Et pour moi aussi ! C'est plus confortable de recevoir le ballon comme ça. Quand il vient de derrière, je dois avoir scanné avant, parvenir à me retourner, bien m'orienter... Tout est plus facile avec le jeu face à moi. C'est pour ça que je parle autant de positionnement : c'est quelque chose que l'on bosse. Il y a quelques années, j'aurais été plus bas. Avec Hansi *(Flick)* et Pep *(Guardiola)*, je venais souvent entre nos défenseurs. Désormais, je touche dix ou vingt ballons de moins. Mais, en étant un cran plus haut, je peux créer de meilleures choses. Ce sont les zones où je dois me trouver, c'est mieux pour l'équipe."

Mettre le pied sur le ballon ou accélérer, Joshua Kimmich, au fil du temps, a appris à donner le bon tempo.

Sky Sport



Sky Sport - Alexander Hassenstein/Getty Images via AFP

CAS PRATIQUE NUMÉRO 4

"LES SITUATIONS DE UN CONTRE UN SONT PLUS FACILES À DÉFENDRE"

"Je me demande ce que faisait Alphonso *(Davies)*. Son orientation est un peu bizarre, non? On dirait qu'il attaque vers notre but. *(Il se marre.)* Plus sérieusement : le tout, c'est de ne pas mettre l'équipe en danger. Si j'anticipe pour couper la trajectoire, et que je me suis trompé, on a un problème. En réalité, tout dépend de si je suis proche ou loin du ballon. Quand je suis proche, je peux attaquer le porteur sans trop m'intéresser à ce qu'il se passe autour. Quand je suis un peu plus loin du ballon, c'est différent, je défends plutôt une zone ou surveille un adversaire. C'est un peu plus facile, je dois juste me concentrer et gérer. Mais, paradoxalement, il faut être hyper focus car un petit mètre vers la droite ou vers la gauche peut suffire à ouvrir un espace à l'adversaire. Et lui permettre de casser une ligne. Donc, oui, les situations de un contre un sont plus faciles à défendre. Mais l'attitude défensive dépend également de ce qui a été travaillé à l'entraînement. C'est un ensemble de choses qui doit te conduire au même résultat : préserver l'équilibre en décidant vite."

••• coéquipiers. Si je vois quelqu'un attaquer un espace, je vais essayer de le toucher. Je suis du genre à tenter les passes risquées. Quand il y a une chance de créer une grosse occasion pour nous, je tente. D'autant que les conséquences d'une perte de balle dans le dernier tiers sont souvent moins importantes qu'ailleurs."

MON INTELLIGENCE ÉMOTIONNELLE

"IL Y A DEUX ANS, JE PERDAIS LE CONTRÔLE..."

"Il faut insister sur un point: c'est difficile de comprendre le jeu! Il existe tellement de scénarios différents, tout change si vite. Je crois, en tout cas, que j'appréhende désormais mieux les émotions qui nous traversent. Quand on mène, quand l'adversaire prend l'avantage... Il y a deux ans, je perdais le contrôle lorsque nous encaissions un but. Je pense que c'est quelque chose sur lequel j'ai progressé, le fait d'intégrer qu'une partie dure quatre-vingt-dix minutes, qu'il faut rester calme. Le Real Madrid est, à ce niveau-là, l'exemple parfait. Même quand ils sont dos au mur, ils croient en leur capacité à revenir. Et ça, c'est hyper important. On ne peut pas contrôler un match à tous les coups mais on doit contrôler ses émotions. C'était sûrement la chose la plus difficile pour moi *(il se marre)*, mais j'ai été obligé de bosser là-dessus."

MES DÉBRIEFINGS VIDÉO ET L'AUTOCRITIQUE

"OH, MON DIEU, CE N'ÉTAIT VRAIMENT PAS TERRIBLE"

"Cela m'arrive d'être surpris mais, généralement, ce n'est pas dans le bon sens que je le suis. *(Il se marre à nouveau.)* Ça donne quelque chose du genre: «Oh, mon Dieu, ce n'était vraiment pas terrible en fait!» Globalement, j'ai tout de même une assez bonne capacité d'auto-évaluation. *(On le relance alors sur le domaine dans lequel il a l'impression d'avoir le plus progressé.)* Durant mes années de formation, j'étais davantage dans le contrôle, je ne pensais qu'à éviter de commettre des erreurs. Je voulais être propre. En devenant professionnel, j'ai réalisé que je pouvais offrir autre chose que du contrôle à mes équipes. J'ai compris que je pouvais créer des occasions."

MA FRAPPE DE BALLE ET LA FINITION

"ESSAYER D'ARRIVER DANS UNE ZONE DE CONFORT"

"J'aimerais marquer davantage de buts. On travaille notamment beaucoup avec l'un de nos entraîneurs adjoints, Dino Toppmöller. Il était attaquant par le passé; donc, il nous donne quelques conseils utiles. Jamal *(Musiala)* bosse également beaucoup avec lui. C'est un peu comme les coups de pied arrêtés: il faut répéter à l'entraînement pour arriver dans une sorte de zone de confort, de confiance, qui te permet alors d'être efficace durant les matches. Je bosse! Donc, oui, j'espère que je vais marquer quelques buts d'ici à la fin de saison *(après notre entrevue, il en a marqué un superbe d'une frappe de 30 mètres en Championnat contre Cologne, 1-1, le 24 janvier; toutes compétitions confondues, cette saison, Joshua Kimmich totalise quatre buts et a délivré huit passes décisives)*. Mais, bon, ce n'est pas non plus ma fonction première."

MON EXPÉRIENCE ACQUISE PLUS BAS SUR LE TERRAIN

"JE SAIS CE QUE MON LATÉRAL DROIT RESSENT"

"Je ne dirais pas que je sais quel type de ballon les défenseurs aiment recevoir sur le terrain. En tout cas, ce n'est pas le plus important. Je dirais plutôt que je sais ce qu'ils ressentent quand ils l'ont dans les pieds. Je sais qu'ils ont alors besoin d'avoir un numéro 6 disponible. Cela est d'autant plus vrai pour les arrières latéraux: ils ont la ligne de touche d'un côté, le jeu est uniquement ouvert de l'autre. Les latéraux ont alors besoin du mouvement de leurs partenaires autour d'eux, qu'on leur propose des solutions. Je pense que je sais comment les aider."

MON AXE DE PROGRESSION

"ÊTRE AU BON ENDROIT, AU BON MOMENT"

"Je cours constamment après le positionnement idéal sur le terrain, l'endroit sur la pelouse où mes qualités peuvent s'exprimer au mieux et toujours pour le bien de l'équipe. J'essaie toujours durant les matches de trouver les bonnes zones de frappe, les bonnes zones de passe, encore, et encore... Quand on évoque la situation de jeu avec Choupo *(Éric Choupo-Moting)*, celle que l'on a étudiée *(voir la capture d'écran et son décryptage en page 53)*, on est en plein dans le mille. Le football, c'est sans cesse trouver les bonnes solutions. Et, quand tu es alerté dans les bonnes zones de terrain, quand tu reçois le ballon aux bons endroits, c'est alors beaucoup plus facile de réaliser les bons choix, d'opter pour la bonne solution. L'important, c'est ça: être au bon endroit, au bon moment. C'est après ça que je cours. Ça, et casser des lignes adverses." ● T. P.

L'international allemand s'efforce désormais d'améliorer son efficacité avec Dino Toppmöller, entraîneur adjoint au Bayern et ancien attaquant. Des efforts qui ont porté leurs fruits comme en atteste son but d'une frappe de trente mètres contre le FC Cologne le 24 janvier dernier (en bas, à gauche).

LA FRANCE ABSENTE DU ONZE

Les pays vainqueurs de la C3 depuis la saison 1971-1972

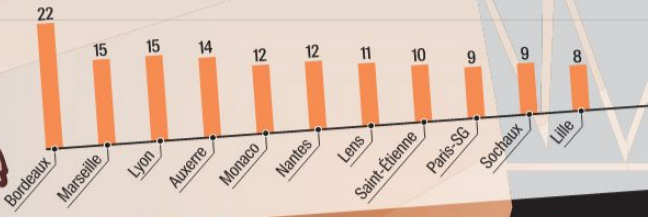
INDOMPTABLE C3

Aucun club français n'a remporté la C3, Coupe de l'UEFA, puis Ligue Europa. Nantes, Rennes ou Monaco, qui entament des barrages relevés, peuvent-ils réparer cette anomalie vieille de cinquante-deux ans ?

Par Oscar Bertrand
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

BORDEAUX EN HABITUÉ, GUEUGNON ET CHÂTEAUROUX EN INVITÉS SURPRISES

31 clubs français ont déjà participé à la C3 (Coupe de l'UEFA de 1971 à 2009, Ligue Europa depuis). Gueugnon, vainqueur de la Coupe de la Ligue en 2000, et Châteauroux, finaliste de la Coupe de France 2004, figurent parmi les élus.



5 Le nombre de finales perdues par les clubs français sans en gagner une, record absolu en Europe

1978	**Bastia** - PSV Eindhoven (HOL)	0	0	0	3
1996	Bayern Munich (ALL) - **Bordeaux**	2	0	3	1
1999	Parme (ITA) - **Marseille**	3	0		
2004	Valence CF (ESP) - **Marseille**	2	0		
2018	**Marseille** - Atlético de Madrid (ESP)	0	3		

Marseille est d'ailleurs le club ayant perdu le plus de finales de C3, à égalité avec le Benfica (vainqueur trois fois tout de même). Sochaux (1981), le Paris-SG (1993), Monaco (1997), Lens (2000) et Lyon (2017) se sont, eux, hissé jusqu'en demi-finales.

188 ESSAIS POUR UN ZÉRO POINTÉ

Depuis la saison 1971-1972, la France a été représentée à 188 reprises en C3, pour aucune victoire finale. Chiffre alarmant : 67 % des représentants français n'ont pas dépassé les 16es de finale.

Les trois mousquetaires

Les 3 uniques joueurs à avoir terminé meilleur buteur d'une saison de C3 en étant issus d'un club français.

1	**G. Baticle** (Auxerre)	**8 buts** (1992-1993)
2	S. Guivarc'h (Auxerre)	7 (1997-1998)
-	Y. Yazici (TUR, Lille)	7 (2020-2021)

Dugarry numéro 1 en France...

Joueurs ayant marqué le plus de buts pour des clubs français en C3.

1	**C. Dugarry** (Bordeaux, Marseille)	16 buts
2	**P.-A. Frau** (Sochaux, Lens, Paris-SG, Lille)	15
-	P. M. Pauleta (POR, Bordeaux, Paris-SG)	15
4	**G. Baticle** (Auxerre, Strasbourg)	13
5	S. Anderson (BRE, Monaco et OL)	11
-	**N. Ouédec** (Nantes, Montpellier)	11

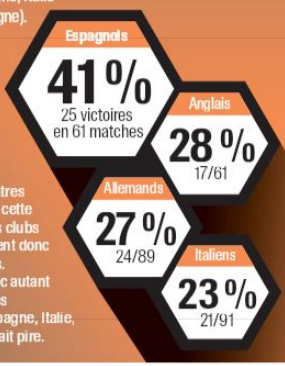
... mais loin de la tête

Classement des meilleurs buteurs de l'histoire de la C3.

1	**K.-J. Huntelaar** (HOL, Heerenveen, Ajax, Schalke 04)	34 buts
2	H. Larsson (SUE, Feyenoord, Helsingborgs)	31
3	R. Falcao (COL, Atlético de Madrid, FC Porto, Galatasaray)	30
-	D. Müller (ALL, Cologne, VfB Stuttgart, Bordeaux)	30
...		
6	**K. Gameiro** (Strasbourg, Paris-SG, Séville FC, Atlético de Madrid, Valence CF)	26
...		
62	**C. Dugarry** (Bordeaux, Marseille)	16

COMPLIQUÉ FACE AUX ITALIENS, MOINS FACE AUX ESPAGNOLS

Pourcentage de victoire des clubs français en C3 contre les clubs issus du Big Four (Angleterre, Allemagne, Italie et Espagne).



En 1 079 rencontres disputées dans cette compétition, les clubs français comptent donc 44 % de succès. Aucun pays avec autant de participations (Allemagne, Espagne, Italie, Angleterre) ne fait pire.

FRIBOURG, PETITS ET FIERS DE L'ÊTRE

À quelques encâblures de la frontière française, bordée par la Forêt-Noire, la cité allemande cultive sa discrétion et son art de vivre, mais perd toute pondération au contact du football.

Par
Thomas Simon, à Fribourg-en-Brisgau

Photos
Sébastien Leban/L'Équipe

ATLAS

Fribourg, Allemagne.
Population 231 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 7 °C.
Température moyenne l'été 24 °C.
Ensoleillement 7 heures par jour.
Précipitations 122 jours par an.

Même si mon père a pour habitude de dire qu'il "vaut mieux passer pour un con qu'en être un", fallait pas se planter. Parce qu'après m'être moqué d'Amazon Prime qui parlait du SC Fribourg en montrant une vue aérienne de la ville… suisse du même nom, le karma n'allait pas me rater. D'ailleurs, Google s'en est mêlé à chacune de mes recherches, m'obligeant à taper Fribourg-en-Brisgau jusqu'à m'en rendre zinzin et finir par écrire Freiburg sans comprendre un mot des pages qui s'affichaient ensuite. Même le GPS de la voiture de location récupérée à Belfort a essayé de m'embrouiller.

Heureusement, il y avait l'incontournable René. Ce dingue du club fribourgeois, sixième de Bundesliga et qualifié pour les huitièmes de finale de la Ligue Europa, a filé le nom du restau, l'adresse précise et rencard à midi, avant la réception d'Augsbourg (15 h 30). "M'sieur Thomas, avec vous et le photographe, on sera vingt-trois." En plein milieu de la grande tablée, il me place à sa droite, pile en face de Friedrich, qui garde les bras croisés sous le maillot de Christian Günter encadré. Le regard rieur, il semble ravi de partager un bout de sa passion et sans doute de sa vie. Mais il parle français comme je parle allemand, c'est-à-dire avec les mains, bouche fermée. Ça promet. René, c'est une bonne bouille et un ton traînant à l'accent germano-alsacien, concentré du joyeux brouhaha ambiant. Un coup assis, un coup debout, il connaît

59

tout le monde “du stand de bières”, tout le monde le connaît “du stand de bières”, et il s’occupe de tout: des présentations, des commandes des plus pressés avec Suzy la serveuse, de payer sa tournée, de la traduction.

“Notre maîtresse, c’est Fribourg!”

En 2015, il est allé trouver Christian Streich pour lui prouver, sur la base de statistiques qu’il avait établies, que son équipe ne serait pas reléguée. Devant le refus de l’entraîneur de se fier à ses probabilités mathématiques, il lui cria le nombre final de points qu’il leur prédisait (39). Le terrain a repris la parole, en a donné cinq de moins, et le club est descendu. Ma salade de patates et de cervelas arrive, René repart: “Vous êtes en Allemagne et vous mangez alsacien!” On parle plats et saveurs du coin. Friedrich assure qu’on y boit plus de vin blanc du Kaiserstuhl, littéralement chaise de l’empereur, que de bière. Les verres par dizaines dans les pognes et sur les tables disent le contraire. Le fameux “leberle mit brägele” dont on m’a dit deux mots avant de venir m’intrigue. La figure locale explique en montrant mon assiette et ses côtes, a priori. René reprend: “C’est du foie avec des pommes de terre mais, chez lui, le foie il flotte, alors il remonte. Et après les grandes victoires, il l’a dans la tête.” Je ne sais pas si Friedrich a compris, mais il rit sans bruit et ça accentue la touche comique de la scène. Il demande d’où je viens. •••

PRATIQUE

Décalage horaire Aucun.
Distance Paris-Fribourg 477 kilomètres par la route.
Train Paris-Fribourg 3 heures en TGV (trajet direct).
Prix du billet 130 à 200 euros l’aller-retour
Une nuit d’hôtel 50 à 200 euros.
Ticket de transports en commun 2,50 euros pour un trajet en tramway ou en bus, 6 euros pour se déplacer en illimité toute la journée.

Barbara et Daniel (ci-dessus) n'ont pas hésité à faire trois heures trente de route pour rallier la cité du Bade-Wurtemberg. Non pas pour admirer la halle historique des marchands mais bien pour encourager les "Brésiliens du Brisgau".

••• "Mont-bé-liard? Ach so, FC *(le c étant à entendre tsé)* Sochaux!" Voilà, c'est ça. Finalement, on se comprend.

En bout de table, c'est français, plus jeune, et ça s'anime. "À la base, on s'est ramenés parce que les matches sont le samedi après-midi. Nous, on est des footballeurs amateurs et le dimanche on joue." La bande apprécie aussi l'évolution d'un club qui construit sur ses valeurs familiales et formatrices et dont l'identité lui parle. Je dois abréger. "Oh, t'as oublié de nous demander quel club on préfère entre le Racing et le SC. À ton avis?" J'ai une chance sur deux et j'arrive à me tromper. "Eh non! On a qu'un seul amour et c'est Strasbourg! C'est notre femme. Mais notre maîtresse, c'est Fribourg!" L'amabilité incarnée sur les traits de son visage, Nathalie, professeure des écoles venue avec son fils et son mari qui apprend l'allemand sur Duolingo, m'évoque Achim Stocker, président emblématique durant trente-sept ans, décédé en 2009. "Pour toujours dans nos cœurs, pour toujours le Club", prévenait un sticker aperçu plus tôt. Ils en ont tous une à raconter à son sujet. Posté à l'entrée puis à la sortie du stade, toujours là où les verres s'entrechoquent et se descendent, "il ramassait les ronds pour payer les joueurs". Depuis 1974, Franz-Karl a tout vu: la première promotion en D2 (1978), celle dans l'élite en 1993 sous la direction de Volker Finke, le Guy Roux local, l'affluence et l'intérêt grandissants, l'ascenseur qui finalement reste plus longtemps que prévu au plus haut niveau et dont les portes s'ouvrent désormais sur des horizons plus dégagés. Il synthétise. "Sans M. Stocker, le SC ne serait pas ce qu'il est. Il faisait le tour des villages proches pour recruter. C'est lui qui a fait venir Souleymane Sané *(1985-1988)*, le père de Leroy, qui était à Donaueschingen pendant son service militaire français. Même chose avec Joachim Löw *(huit ans au club entre 1978 et 1989)*. Je voyais M. Stocker avec sa voiture, s'arrêter et coller les affiches des matches. Pour prendre ma première carte d'abonnement, en 1985, je suis allé dans son appartement. Sa femme m'a montré le plan de la tribune, pratiquement vide: «Où voulez-vous vous asseoir, Monsieur Opitz?»..."

"Ici, c'est un petit village"

Le Schwarzwald, désormais appelé Dreisam, du nom de la rivière qui berce la cité du Bade-Wurtemberg, s'est éclipsé en 2021 devant un nouvel écrin baptisé stade Europa-Park, plus grand mais déjà trop petit pour une demande exponentielle. Pour y aller, c'est Francky et son fils, abonnés en tribune sud debout, qui me servent de guides. Au stade, il y a plus de places réservées aux vélos (3700) qu'aux voitures et aux bus (2100). Alors, de leur QG à l'enceinte toute neuve située sur la rue Achim-Stocker, ça fait une bonne dizaine de minutes à pied. "Y a tout l'aérodrome à contourner. On va faire une pétition pour qu'ils fassent un tunnel!"

STADES

1. Stade Europa-Park
Club résident SC Fribourg
Inauguration 2021.
Capacité 34 700 places.

2. Dreisamstadion
Club résident SC Fribourg (U23 et équipe féminine)
Inauguration 1955.
Capacité 24 000 places.

3. Möslestadion
Club résident SC Fribourg (école de football)
Inauguration 1922.
Capacité 5 468 places.

4. Duraku-Bau Arena im Dietenbach-Sportpark
Club résident Fribourg FC (D5)
Capacité 1 500 places.

Je sens chez eux une pointe de nostalgie lorsqu'ils évoquent l'ancien antre de leurs protégés, atypique et même unique avec son terrain en légère pente, vraiment proche des tribunes, et son lieu de rassemblement de milliers de supporters à proximité qui en faisait un endroit à part, aux confins des mondes amateur et professionnel. La fatalité clôt le débat : "Il y a certaines choses qu'on perd en route quand on grandit, c'est comme ça."

On y est. À plus d'une heure et demie du coup d'envoi, les abords immédiats du stade sont bondés. Personne ne se presse, tout le monde est déjà là depuis un bon moment : du rouge, du blanc, du noir autour des cous, sur les têtes et les dos, partout. Dans les mains, de la Ganter brassée au cœur de la vieille ville depuis 1865 et la fameuse "lange rote", saucisse rouge grillée avec des oignons et bourrée dans du pain bien trop petit pour accueillir ses 35 centimètres. Devant une grande cabane en bois, point de repère et de rassemblement, m'attendent trois choristes et Andreas, revenu où il a grandi après huit ans à Paris. Parmi eux, de véritables "Bobbele" – comme on appelle les natifs de Fribourg – avec une affection toute particulière pour leur terre. On papote proximité. L'une des chanteuses a le fils du coach dans la classe de sa môme, une autre a donné des cours de flûte à la gamine de l'attaché de presse du club. On se croise, on se côtoie, et c'est comme ça, et c'est normal. "Ici, c'est un petit village !", lâchent-elles en français et en chœur. En retrait, un ami d'Andreas lui rappelle un souvenir. "Un jour, je vais à la piscine municipale à vélo avec ma femme et j'entends une voix familière lui parler. Je me retourne. C'était Streich *(l'entraîneur en poste depuis 2011)* qui lui demandait si le vélo qu'elle avait loué valait quelque chose. C'est d'ailleurs comme ça qu'il venait dans l'ancien stade. " Le technicien est à l'image de l'agglomération. Verte et autoproclamée capitale allemande de l'environnement, elle affectionne ce mode de déplacement (2,5 bicyclettes par foyer) et l'encourage vivement avec, notamment, son dernier plan intitulé "Offensive pour le vélo et les piétons". La saison prochaine, le sponsor maillot du club sera JobRad, société fribourgeoise de location de vélos, et l'entraîneur en a plaisanté en conférence de presse, laissant entendre qu'il se verrait bien en profiter.

"Plus jamais de fascisme !"

Même si c'est davantage la façon qu'a la foule de vivre son avant-match qui me frappe et capte ma vision, je finis par pénétrer dans l'arène photovoltaïque présentée comme climatiquement neutre par un club qui, dès 1995, installait des panneaux solaires dans son stade d'alors. La tribune où sont massés les ultras est déjà pleine mais silencieuse. Le décor vivant qui s'offre devant moi, des gradins à la pelouse, a quelque chose de fascinant. L'échauffement des joueurs terminé, le bruis- •••

Ville de foot

Ne pas goûter à la production de bière locale serait un blasphème auquel se refusent les supporters.

••• sement se fait dégager sans prévenir par le vacarme d'un peuple désormais debout pour entonner, toutes écharpes tendues, le Badnerlied, sorte d'hymne du pays de Bade, "perle noble en Allemagne" saluée à tue-tête. Sans transition, les écharpes se mettent ensuite à tourner pour celui du club – "En avant SC Fribourg!" – qui glorifie les beautés plurielles de leur ville et leur équipe "qui prend d'assaut chaque but, encore et encore". Au milieu des drapeaux classiques d'appartenance et d'identification, le kop déploie deux banderoles qui se superposent : "Plus jamais Auschwitz! Plus jamais de fascisme!"

Tout au long de la partie, leurs chants et encouragements, s'ils ne sont pas incessants, font du boucan et donnent autant à voir que le spectacle animé et plaisant des "Brésiliens du Brisgau", surnom quelque peu exagéré hérité des années 1990. La rencontre tourne en faveur de Fribourg (3-1), qui reprend sa marche en avant après une correction (0-6) et un nul (1-1) pour débuter l'année. Sur le point de retrouver Christoph Beutenmüller, auteur d'un livre sur le SC, que j'attends dans la salle de travail réservée aux médias, je croise Stefan Reuter, le champion du monde 1990 désormais manager général d'Augsbourg. Nerveux durant toute la rencontre, il semble passablement remonté et trace d'un pas décidé, tout le contraire de mon interlocuteur, massif et imposant sous son manteau d'hiver mais débonnaire et délicat. Depuis sa première

ON MANGE QUOI? *Saucisses, kirsch et cerise*

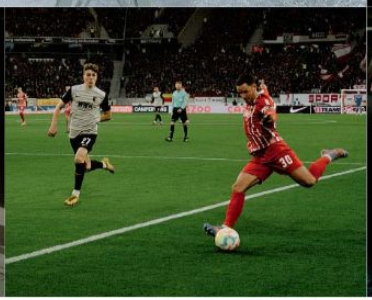
1. Schäufele
De l'épaule de porc fumée en forme de pelle qui a trempé plusieurs heures dans un bouillon. Comme à peu près toutes les viandes cuisinées à la mode badoise, elle est souvent accompagnée de pommes de terre, les brägele, cuites à la vapeur ou préparées en salade.

2. Maultaschen
Considérées comme une spécialité régionale, ces ravioles fourrées de porc, de bœuf ou de veau, complétées par des épinards, des poireaux ou d'autres légumes, sont désormais en vogue dans les régions plus au nord du pays.

3. L'asperge de Tuniberg
Cultivée et récoltée à Tuniberg, colline du Bade-Wurtemberg, près du Kaiserstuhl, c'est le légume phare des restaurants de la région qui la servent en entrée, plat principal ou en accompagnement à partir de fin avril.

4. Bibeliskäs (Bibeleskäs, Bibbeliskäs)
Du fromage blanc avec des échalotes finement hachées, du sel, du poivre, de la ciboulette ou du persil, et le tour est joué. Lors des chaleurs estivales, c'est frais et parfait pour accompagner la salade de pommes de terre/saucisse apportée pour pique-niquer au bord de la Dreisam.

5. Schwarzwälder Kirschtorte
Un dessert *(photo)* pour finir en beauté. Gâteau le plus populaire d'Allemagne, la fameuse forêt-noire avec son association de biscuits, de cerises aigres, de chantilly, de kirsch et de copeaux de chocolat noir. Un conseil, trouvez-en une réalisée de façon artisanale et ne prévoyez pas d'activité après en avoir dévoré une part à Fribourg ou ses alentours.



fois au stade à l'été 92 et les pages de son journal qu'il remplissait de noms, de scores et d'histoires, l'habitant de Waldkirch, à une quinzaine de bornes de là, empile des souvenirs qu'il chérit. Il montre une image de Finke interviewé par la télé et présenté comme l'entraîneur du... Fribourg FC.

"C'est mieux que de l'or !"

"Pendant longtemps, les gens ont confondu" avec le champion d'Allemagne 1907, autrefois le plus suivi et aimé ici mais désormais en Division 5 devant 200 spectateurs et dont personne ne parle sur place. Pour remonter les années, on attend Franz-Karl. "Avant, ils jouaient au Möslenstadion. Mais le SC l'a acheté en 2000 pour y installer son centre de formation. Cette grande défaite pour le FFC les a sauvés de la faillite et leur a évité de disparaître. Aujourd'hui, ils sont complémentaires sur les jeunes mais lorsque le SC est monté en Deuxième Division, et qu'ils y coexistaient tous les deux, il y avait une rivalité extrême. Surtout que le SC avait dû jouer une saison dans le stade du FFC, parce que la ville ne voulait pas payer 10 000 marks *(environ 5 100 euros)* pour la protection autour du terrain. Quelle honte ! Hein ? Pendant le règne des nazis, le FFC, soutenu par les gens qui avaient du pouvoir, allait très bien, tandis que le SC, où il y avait pas mal de communistes et de socialistes, beaucoup moins. C'est un peu la légende qu'on aime rapporter, elle n'est pas prouvée." Christoph en a une autre, pas davantage démontrée. "En 1932, Hitler a parlé au Mösle. Il se serait fait huer et une pierre lui aurait été jetée. Malheureusement, cela semble improbable puisqu'il fallait payer pour être présent..."

La nuit est tombée lorsque l'on s'extirpe des travées. L'extérieur est comme on l'avait quitté, rempli de présences souriantes, avec quelques degrés de plus dans les corps qui compensent les quelques degrés Celsius de moins. Christoph s'éclipse deux petites minutes et revient en brandissant un billet pour le huitième de finale de Coupe à Sandhausen (D2) : "C'est mieux que de l'or." L'aventure qui s'est terminée en finale perdue à Berlin l'an dernier (1-1, 2-4 aux t.a.b. contre le RB Leipzig) l'a tellement fait vibrer, lui et tous les autres. On parle de son bled, dominé par le Kandel (mont de la Forêt-Noire), du carnaval à venir, des masques en bois des Gigili-Geister avec leurs dents de vampire vers le haut, et des Mooswaldwiibli, cette vieille femme ridée au dos courbé qui vit dans les marécages. Je me dis qu'il faudra revenir, et pas que pour ça. Ce soir, les joueurs et leur famille dînent à Europa-Park. Les attractions sont fermées, l'événement est privé et je n'ai pas réussi à m'incruster. Divisé en quartiers représentants des pays, situé à 40 bornes au nord de la ville et à proximité de la France, le parc est devenu partenaire du club au début des années 1990 avant de donner son nom à l'antre du SC en 2021. •••

Aux charmes de la Forêt-Noire ou des voitures de luxe, les fans préfèrent le spectacle du football et les effluves des barquettes de frites, même s'ils regrettent un peu l'ancien Schwarzwald Stadion.

Ville de foot

Pour Friedrich, mémoire vivante du SC Fribourg, la nouvelle enceinte, le stade Europa-Park symbolise la volonté du club de s'installer en Bundesliga.

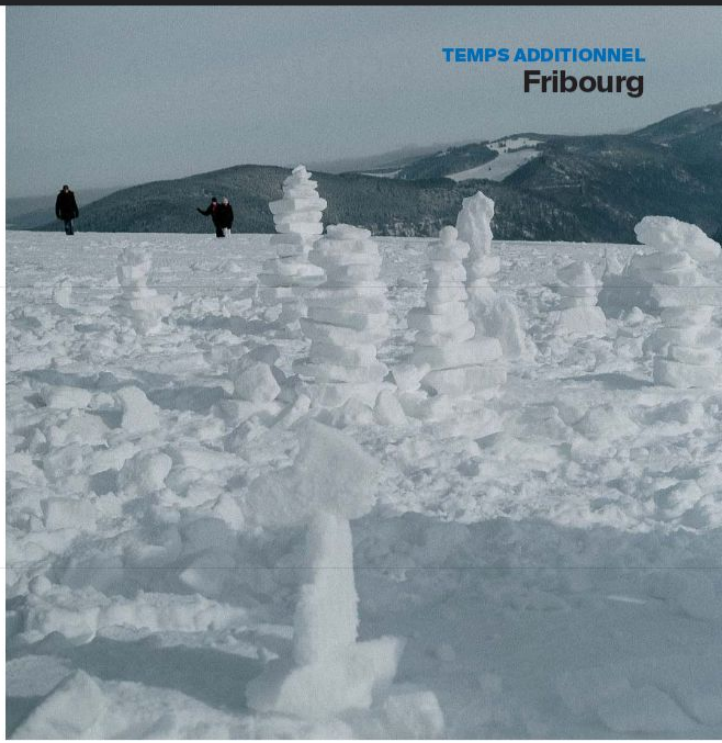
••• Il faut penser au programme du lendemain, qu'on espère voir chanter. Un soleil d'hiver éclaire timidement la ville du sud de l'Allemagne, qui semble préférer la grasse matinée dominicale aux déambulations réservées aux lève-tôt. Du Dreisamstadion, j'entends les cloches de la cathédrale Notre-Dame qui résonnent. Sur le chemin qui m'y mène se trouve la brasserie Ganter, intrigante avec ce même griffon qu'on retrouve sur l'emblème du club. La Martinstor (porte de Martin) me toise de haut. Derrière elle, le fameux "Triangle des Bermudes" où de nombreux étudiants se sont déjà égarés le temps d'une soirée trop arrosée. Ce dimanche, hormis une jeune femme qui cuve son vin et sa colère au téléphone à même le sol, il n'y a pas un chat, juste une ado pressée dans un costume s'approchant du putois avec un cœur sur la queue.

Je devais découvrir ce centre historique avec Jonathan Schmid, qui a tout connu avec le SC Fribourg. Mais le joueur français le plus capé de Bundesliga (296 matches), pas au mieux, est parti se recoucher. Impeccablement propres, les rues sont quasiment désertes et seuls quelques touristes, trahis par leur sac à dos et leur manière de scruter en l'air et de chaque côté comme s'il y avait toujours un truc à voir, tirent la quiétude de son lit. Pour trouver trace du SC, c'est sur les poteaux et les lampadaires qu'il faut avoir l'œil. Les stickers de groupes ultras se mêlent à ceux glorifiant le club et même la balle de golf lancée de la tribune pour venir exploser l'arcade sourcilière gauche d'Oliver Kahn, d'autres revendiquant des positions politico-sociales très à gauche.

"Ne pas chercher à montrer son argent"

Avec ma patte folle, j'arpente les pavés avec une allure plus proche de Verbal Kint que de Yohann Diniz. Je découvre les Bächle, ces fameuses rigoles qui entretiennent la légende des lieux. Même privées d'eau en hiver, elles disent que celui qui mettra le pied dedans par inadvertance devra épouser une habitante de la ville. Les roues du bus du Borussia Dortmund y sont déjà restées coincées, tout comme celles de la Mercedes de l'ancien chancelier Helmut Kohl alors qu'il venait rencontrer le pape Benoît XVI. Conduire une voiture à Fribourg, c'est à ses risques et périls. Assis au milieu de ses Ferrari, Jérôme, vendeur de bolides de luxe, développe : "Le Fribourgeois ne cherche pas à montrer son argent, ni à frimer, il est dans la retenue, la discrétion. C'est une affaire de manières, de politesse, et aussi de ce que pourrait penser l'autre." Un état d'esprit qu'il est préférable d'embrasser.

"Les joueurs de Fribourg, ce ne sont pas ma clientèle. Vincenzo Grifo m'en avait acheté une il y a quatre ans, il n'osait pas circuler avec, il me l'a rapportée. Ils s'adaptent à la mentalité et préfèrent éviter." À quelques exceptions près. "Ermedin Demirovic, avec ses AMG, on l'entendait de loin… Il



ON VISITE QUOI ? *Vues panoramiques*

1. Cathédrale Notre-Dame
Inévitable, elle est un monument historique et religieux en même temps qu'un point de repère fondamental *(photo)*. Alors qu'il dévaste 80 % de la ville, le bombardement lancé par la Royal Air Force en 1944 la laisse miraculeusement intacte. L'historien de l'art Jacob Burckhardt a dit de sa tour de 116 mètres qu'elle était "la plus belle". Pour arriver tout en haut, il vous faudra gravir ses 333 marches.

2. Schlossberg
Le panorama à 360 degrés sur la vieille ville et les paysages vallonnés environnants à couper le souffle se mérite. Car, pour arriver à la tour ou la place des canons, et profiter pleinement de la vue, ça grimpe et pas qu'un peu. Lieu de fête et de rencontre des Fribourgeois.

3. Quartier Vauban
Vitrine européenne, cet écoquartier construit en 1996 sur un site qui abritait d'anciennes casernes est vanté pour ses innovations et réussites écologiques, sa participation citoyenne et son mode de vie sans voiture.

4. Musée des Augustins
Dans les locaux d'un ancien couvent, par son impressionnante collection d'histoire de l'art et de la culture du Moyen Âge au Baroque, il relie les perceptions et les sensibilités. La perspective aérienne depuis la galerie donne une dimension supérieure à votre venue.

5. Le marché de Noël
Un incontournable en hiver qui en met plein les narines et les mirettes. Pour les amateurs, on peut y faire ses propres bougies et ses biscuits avec ses enfants.

était trop « c'est moi le plus beau ». Et ça, à Fribourg, ce n'est pas possible, ça ne passe pas." Une anecdote de Christoph me revient. En 1993, alors que la première accession en Bundesliga est décrochée, Finke, qui s'occupe d'à peu près tout au club à part le ménage, réclame à son président un attaché de presse : "Trop cher !" Finalement, devant les demandes insistantes du coach à tout faire, un pigiste arrive du nord du pays. Il réclame un fax, réponse du boss : "Trop cher ! À ce que je sache, ça ne fait pas marquer de but ni gagner de match !" "Oui, le SC épouse cette façon d'être des gens d'ici, approuve Jérôme. Nous, on est des petits et il faut qu'on reste petits. On ne deviendra jamais des grands." L'appétit vient en parlant. Pas de marché sur la Münsterplatz le dimanche, donc pas de possibilité de croquer la saucisse culte. Je me rabats sur une (grosse) part de forêt-noire, une bien mauvaise idée avant d'y monter pour apprécier le panorama enneigé du Schauinsland, d'un blanc éclatant et lumineux, à 1200 mètres d'altitude. Immédiatement, je comprends pourquoi le centre était vide. Les randonneurs défilent, les familles respirent et profitent, les gamins s'éclatent et je n'ai qu'une envie, leur piquer une luge. Bonnet du SC sur la tête, un "Bobbele" décapsule sa bière sur le capot de sa caisse. "Tu ressens le foot, t'aimes ce que tu vis en bas, t'admires ce que tu vois en haut, qu'est-ce que tu veux de plus ? T'as tout ici !" Alors, c'était pas pour aller ailleurs. ● T.S.

Les frimas de l'hiver, très visibles au sommet du Schlossberg, ne refroidissent pas l'ardeur des inconditionnels du SC Fribourg.

RECHERCHE APPARTEMENT POUR JOUEUR EXIGEANT

Au courant des transferts plusieurs semaines à l'avance, ils travaillent en toute discrétion. Deux agents immobiliers racontent un quotidien de luxe, d'exigences et de quelques (mauvaises) surprises. Par Oscar Bertrand

66

"La clientèle qu'on a l'habitude de gérer est haut de gamme et souvent internationale, très éduquée et sensible à l'art, à la beauté, l'architecture. Avec les footballeurs, ce sont plus des nouveaux riches et des enfants gâtés capricieux, et ça n'a rien de péjoratif." Richard Bellanger est directeur de l'agence immobilière de luxe Haussmann Prestige. Créateur de son entreprise il y a quinze ans, il entretient des relations très proches avec le Paris-SG. "On travaille très clairement avec le PSG, confirme-t-il. Aujourd'hui, il semblerait que mon numéro de portable circule entre les joueurs et que le club les encourage à me contacter."

Lors des cinq dernières années, la tendance était à l'achat de biens sur des budgets situés entre 10 et 20 millions d'euros. "En général, les joueurs prenaient le temps de négocier dans leur contrat la prise en charge d'un loyer ou du logement à l'hôtel pour prendre le temps d'acheter." Mais, désormais, la transition s'est faite naturellement vers la location, en raison de la durée moins longue des contrats et de la férocité du mercato.

Au PSG, la préférence pour l'Ouest

Un marché des transferts que Richard Bellanger peut deviner. Grâce à sa collaboration avec le PSG, il connaît régulièrement l'identité des joueurs qui rejoindront le club parisien l'été suivant. "Je suis pas mal sollicité par vous, les journalistes, concernant les demandes de logement des futurs joueurs du PSG. *(Rires.)* On sait tout à l'avance !"

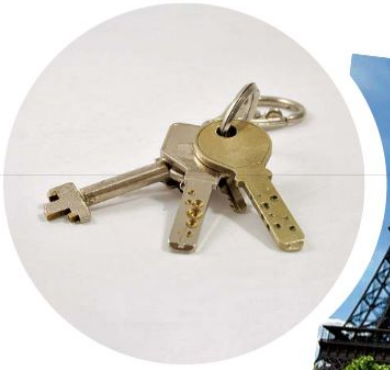
Les nouvelles demandes se situent dans l'Ouest francilien. Première raison : rester à portée du Camp des Loges *(à Saint-Germain-en-Laye, en attendant la livraison du nouveau centre, à Poissy, à l'horizon juillet 2023)*. Seconde raison, moins connue : être proche de l'école internationale de Neuilly-sur-Seine, très prisée par les joueurs

DR

CE SI CONVOITÉ LIONEL MESSI

Comme nous l'a confié Bixente Lizarazu, le champion du monde 1998 et ancien joueur du Bayern Munich (1997-2004 et janvier 2005-2006) – "des logements, on m'en proposait quand je suis arrivé au Bayern, on me facilitait l'arrivée à Munich, c'est comme ça dans les grands clubs" –, les clubs font le maximum pour rendre la vie plus simple aux footballeurs. Mais en coulisses une bataille fait rage entre les agences de luxe. Lors de la signature de Lionel Messi au PSG, en août 2021, trois d'entre elles se sont affrontées pour prendre le dossier en main : Daniel Féau, Barnes et Haussmann Prestige. "Chacun y va du meilleur bien qu'il va proposer, mais évidemment qu'on se tire la bourre entre les agences, explique Richard Bellanger, directeur de Haussmann Prestige. Si je dois répondre de manière officieuse, je vous dirais qu'on est amis mais, au fond, on sait tous qu'on est des sérieux concurrents." Finalement, Daniel Féau a eu raison de ses rivaux avec un somptueux hôtel particulier de 300 m² à Neuilly-sur-Seine, à 20 000 euros par mois. L'une des deux agences concurrentes lui avait proposé un palais à l'achat, à 48 millions d'euros au Vésinet ! ⬢
O. Be., avec L. Cr.

Franck Seguin/L'Équipe - DR



accompagnés de leur famille. "Madame veut être près de Neuilly pour mettre les enfants à l'école, alors que Monsieur veut être proche du centre d'entraînement et habiter à Saint-Germain-en-Laye ou au Vésinet. Et à la fin, c'est souvent Madame qui gagne… *(Rires.)*"

Dans un autre univers, d'autres agents tentent de combler les attentes de joueurs bien moins médiatisés et rémunérés qu'au PSG. À Niort, un professionnel s'est forgé la réputation de l'agent immobilier officiel des Chamois (L2), devenant ami avec plusieurs, d'abord au sein d'une grande structure, et désormais dans sa propre agence. "Lors de la signature des recrues, les agents m'appelaient pour me mettre en relation avec les joueurs afin de leur trouver un bien."

50 % des appartement détériorés !

Concernant les exigences de logement, les joueurs en famille cherchent en majorité une grande maison à la location, entre 1 000 et 2 500 euros par mois, alors que les joueurs qui viennent seuls, comme Florian Martin ou le regretté Emiliano Sala, à l'époque, veulent être proches du centre-ville, à proximité des restaurants et de la vie nocturne.

> **"On a retrouvé des préservatifs usagés au fond du lit d'un joueur"**
> **Un agent immobilier à Niort**

Mais la belle facette de ces rencontres peut se transformer en mauvaise surprise. L'agent immobilier niortais en a fait les frais avec une nouvelle génération qu'il considère, à l'image de Richard Bellanger, comme "des enfants pourris gâtés. Certains n'ont pas de valeurs. Une fois, on a retrouvé des préservatifs usagés dans le lit d'un joueur qui laissait son appartement. On est aussi tombés sur des steaks congelés à l'abandon dans le réfrigérateur, mais aussi sur un joueur parti du jour au lendemain sans donner de nouvelles et laissant son T2 comme si de rien n'était dans un état déplorable." Selon lui, "50 % des joueurs laissent les appartements dans des états pitoyables et ça risque de passer à 80 %. Je suis propriétaire de plusieurs appartements, je n'en louerai pas un seul à un joueur du Chamois. Avec le comptable du club, on était convenus que le club ne paie pas le salaire du joueur parce que parfois, la caution ne suffisait pas et qu'il fallait compenser les frais de remboursement *(pour la remise en état du bien)*".

Pour la plupart des recrues étrangères de Niort, les agents logent leurs jeunes joueurs sans consultation. "Ils n'ont pas le choix. Certains font de la visioconférence pour se projeter. Mais beaucoup d'agents louent sans demander. Et si les joueurs ne sont pas contents, tant pis pour eux…" ⬢

SIMONSEN, LES JOURS HEUREUX

Lauréat 1977, l'ancien attaquant du Borussia Mönchengladbach et du FC Barcelone a choisi de mener une existence paisible à Vejle. Là, dans l'ouest du Danemark, il jouit d'une cote de popularité toujours plus haute, malgré les années qui défilent.

Par Olivier Bossard, à Vejle. Photos William Dupuy/L'Équipe

Les virages s'enchaînent. Le bord de route, habillé d'une immense forêt de chênes centenaires, raconte bien la région. Dehors, le thermomètre affiche 4 °C , mais le vent glacial donne l'impression d'un froid descendu sous le zéro. Le centre-ville de Vejle, son fjord et ses célèbres pierres viking classées au patrimoine mondial de l'Unesco, pointent à seulement dix minutes derrière. L'endroit est calme. Quelques cyclistes grimpent le paysage vallonné, des passants profitent des chemins tracés entre les arbres pour promener les chiens. Un panneau "Vejle Stadion" envoie vers la droite. Au bout du chemin, la route dépose devant l'enceinte du club local, construite en 2003, à côté de l'ancien stade, ses tribunes en béton et sa piste d'athlétisme, transformé depuis en terrain de football américain.

Le cadeau à Loulou Nicollin

Devant, un musée retrace l'histoire du club fondé en 1891 et considéré comme l'un des plus populaires du Danemark. À l'intérieur, la pièce accueille des centaines d'archives, des maillots, des licences, des ballons, des extraits de presse ou des photos. Sur la devanture de la nouvelle enceinte apparaissent les noms des légendes passées par le club. À la meilleure des places, celui d'Allan Simonsen, né footballeur sous ces couleurs et vainqueur du Ballon d'Or *France Football* en 1977. La star locale (70 ans) donne rendez-vous ici, débarque à l'heure, offre une poignée de main chaleureuse, remercie de venir jusqu'à lui. "J'adore la France. La dernière fois que je suis venu, c'était en 2015. Un dirigeant de Montpellier m'avait écrit pour me dire que le président de son club *(Louis Nicollin)* allait fêter son anniversaire et qu'il serait honoré d'avoir l'un de mes maillots pour son musée. J'étais évidemment d'accord, et le club m'avait invité à voir un match face à Nantes et à visiter ce fameux musée. C'était incroyable. J'avais passé un moment magnifique." •••

Un récent sondage publié par la presse danoise place l'ancien international de 70 ans parmi les personnalités préférées du pays.

Sur les traces de...

Celui que l'on surnomme encore aujourd'hui le "moineau de Vejle" a surtout brillé en clubs, avec le Borussia Mönchengladbach (ci- dessus) auquel il a offert le seul Ballon d'Or de son histoire (ici lors de la remise du trophée par Max Urbini, rédacteur en chef de *France Football*) et avec le Barça. En revanche, avec la sélection danoise, Allan Simonsen n'a disputé que deux phases finales : celle de l'Euro 1984 en France, où il subira une fracture du tibia contre les Bleus de Michel Platini (en haut, à gauche) et celle du Mundial 86 au Mexique.

••• Au Vejle Stadion, salariés, bénévoles, dirigeants saluent Allan Simonsen, sans exception. Les yeux et les sourires disent tout du respect imposé par l'ancien international (55 sélections, 20 buts entre 1972 et 1986). Installé dans la loge présidentielle, celui qu'on appelle affectueusement "le moineau de Vejle" pose son regard sur le terrain en contrebas. "C'est dans ce club que tout a commencé pour moi. Aujourd'hui, je suis un vrai supporter." À chaque match. Ou presque. "Je viens de fêter mes 70 ans et j'ai décidé de ne plus rien faire depuis quelques années. Je veux juste profiter de la vie, de ma famille, de mes enfants, de mes petits-enfants et voyager."

Les propositions pour assumer les rôles de coach, conseiller, directeur sportif ou consultant télé ont été poliment repoussées au fil des années. Plus envie. Les dernières expériences professionnelles remontent au début des années 2000. Comme sélectionneur des îles Féroé (1994-2001), notamment. "C'est sûrement bizarre pour vous de l'entendre, mais c'est le meilleur job que j'aie jamais eu. Il y avait tout à construire et je n'avais pas la pression du résultat. Je n'avais aucun joueur professionnel, et j'ai dû partir de zéro. Certains jouaient même à d'autres sports. J'ai dû négocier avec les fédérations pour leur dire qu'ils devaient se concentrer sur le foot. C'était très marrant. Et à force de travail, on a fini par avoir quelques résultats. On a même fait 1-1 en Écosse. J'ai fait la même chose au Luxembourg *(2001-2004)*. Après tout ça, j'ai arrêté pour profiter de la vie."

"Sélectionneur des îles Féroé est le meilleur job que j'aie jamais eu"

Demi-finaliste de *Danse avec les Stars*

Chaque année, le Danois prend l'avion vers l'Allemagne, l'Espagne ou l'Angleterre pour rendre visite à d'anciens coéquipiers, assister à quelques rencontres européennes. Du Borussia Mönchengladbach, du FC Barcelone ou de Charlton, ses anciens clubs, surtout. "C'est ça, la vie. Pouvoir voyager, voir du foot, profiter tranquillement." Avec une cote de popularité toujours plus élevée au pays. Un récent sondage publié par la presse danoise le place encore parmi les personnalités préférées

Le classement de 1977

1. **Allan Simonsen** (DAN, M'gladbach), 74 points
2. **Kevin Keegan** (ANG, Liverpool/Hambourg), 71 pts
3. **Michel Platini** (FRA, Nancy), 70 pts
4. **Roberto Bettega** (ITA, Juventus Turin), 39 pts
5. **Johan Cruyff** (HOL, FC Barcelone), 23 pts
6. **Klaus Fischer** (RFA, Schalke 04), 21 pts
7. **Tibor Nyilasi** (HON, Ferencvaros), 13 pts
–. **Rob Rensenbrink** (HOL, Anderlecht), 13 pts
9. **Dudu Georgescu** (ROU, Dinamo Bucarest) 6 pts
10. **Emlyn Hughes** (ANG, Liverpool), 5 pts
–. **Berti Vogts** (RFA, B. Mönchengladbach), 5 pts
–. **Steve Heighway** (IRL, Liverpool), 5 pts
13. **Trevor Brooking** (ANG, West Ham), 4 pts
–. **Franco Causio** (ITA, Juventus Turin), 4 pts
–. **Ronnie Hellström** (SUE, Kaiserslautern), 4 pts
–. **Dominique Bathenay** (FRA, St-Étienne), 4 pts
–. **Anders Linderoth** (SUE, Östers/Marseille), 4 pts
18. **Marius Trésor** (FRA, Marseille), 3 pts
–. **Ruud Krol** (HOL, Ajax Amsterdam), 3 pts
–. **Heinz Flohe** (RFA, FC Cologne), 2 pts
–. **Dieter Müller** (RFA, FC Cologne), 2 pts
–. **Pirri** (ESP, Real Madrid), 2 pts
–. **Peter Shilton** (ANG, Stoke/Nottingham F.), 2 pts
–. **Ruud Geels** (HOL, Ajax Amsterdam), 2 pts
–. **Rainer Bonhof** (RFA, M'gladbach), 2 pts
26. **Giancarlo Antognoni** (ITA, Fiorentina), 1 pt
–. **Jürgen Grabowski** (RFA, Eintr Francfort), 1 pt
–. **Gordon McQueen** (ECO, Leeds), 1 pt
–. **Hans Krankl** (AUT, Rapid Vienne), 1 pt
–. **Andras Torocsik** (FRA, St-Étienne), 1 pt
–. **Gérard Janvion** (FRA, St-Étienne), 1 pt
–. **Ray Kennedy** (ANG, Liverpool), 1 pt

du Danemark. En 2013, il atteint les demi-finales du *Danse avec les Stars* local et oblige la production à changer le règlement des votes par SMS "parce que 80 % étaient envoyés pour lui, malgré son piètre niveau", sourit un journaliste danois. "Je me suis beaucoup amusé à faire ça."

Dans le centre de Vejle, le département des archives de la ville vient de monter une exposition consacrée au héros local, ouverte jusqu'à la fin août. La mairie de la commune de la péninsule du Jutland prévoit encore d'inaugurer une statue en son honneur sur le parvis du stade dans les mois à venir. "Vous vous rendez compte de la chance que j'ai de vivre tout ça de mon vivant ? Comment pourrais-je ne pas être heureux ? À chaque fois que je sors en ville, on m'arrête, on me demande des photos, on me pose des questions. Même aujourd'hui, des années après l'arrêt de ma carrière, des adolescents m'arrêtent."

"En ville, même aujourd'hui, des adolescents m'arrêtent"

Jambe cassée face à la France

Assis face à une tasse de café, l'ancien international danois fait défiler quelques clichés de sa carrière, imprimés pour l'occasion. Sur le premier, une poignée de main avec Michel Platini avant un match contre la France (0-1, le 12 juin 1984). "Un joueur extraordinaire. En 1984, lors de notre premier match de l'Euro, je me fracture le tibia en allant disputer un ballon avec un Français *(Yvon Le Roux)*. Mais ce n'était pas du tout de sa faute. C'est juste un manque de chance. Derrière, je n'ai jamais vraiment retrouvé mon meilleur niveau."

Un autre, période Charlton en Deuxième Division anglaise, juste après une série de succès au FC Barcelone. "J'avais l'occasion de signer en Premier League à Tottenham, mais j'en avais marre d'être constamment sous pression. Beaucoup de gens ne comprenaient pas mon choix. J'ai essayé de l'expliquer, de dire que je ne voulais plus ressentir de contrainte, mais ça ne rentrait pas pour tout le monde. *(Rire.)* Ce n'est pas grave. Je voulais juste jouer au foot pour le plaisir et profiter de la vie. Je vivais à Londres, une grande et belle ville, où je pouvais aller à des concerts, dans des expositions, profiter de ma famille, tout en jouant. Des choses que je ne pouvais plus faire à Barcelone."

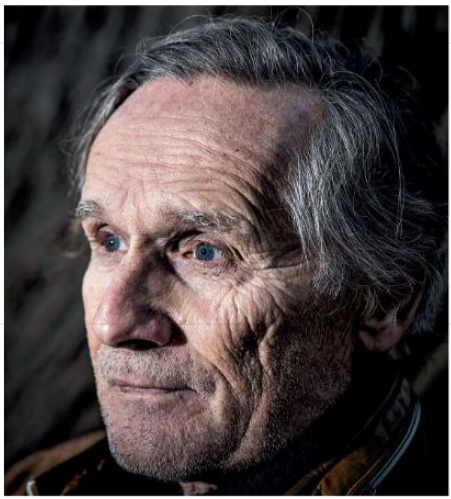
Saucisse ou Ballon d'Or?

D'autres photos affichent son succès au Ballon d'Or. Le regard s'allume, les sourires s'enchaînent. "Il n'y a rien de plus grand pour un joueur. À 14 ans, mes parents m'avaient écrit une chanson pour ma communion. Ils décrivaient tous les rêves que je voulais réaliser et dont je leur avais parlé. Il y avait l'envie de devenir professionnel, d'aller jouer en Espagne, d'emmener ma grand-mère avec moi pour un match en Italie, de devenir international danois. Tout s'est produit. Mais jamais je n'avais parlé de Ballon d'Or. Pour moi, c'était quelque chose d'inaccessible. Et, finalement, je l'ai reçu... C'est incroyable. C'est la plus grande récompense que vous puissiez gagner. Tous les jours, on m'en parle. Même encore aujourd'hui. Vous n'imaginez pas quelle fierté c'est pour moi d'avoir gagné ce trophée."

C'était en 1977. Sous les couleurs •••

Sur les traces de...

1977, l'année quasi parfaite. Finaliste de la Coupe des clubs champions européens contre Liverpool (1-3) après avoir sorti le FC Bruges en quarts (ci-contre), vainqueur de la Bundesliga avec Mönchengladbach, Allan Simonsen s'impose au classement du Ballon d'Or. En 1982, l'attaquant danois renoue avec le succès sous les couleurs du Barça en remportant la Coupe des vainqueurs de coupe face au Standard de Liège (2-1) dans un Camp Nou plein à craquer.



••• de Mönchengladbach, champion d'Allemagne, finaliste de la C1 (contre Liverpool, 1-3) et de la Coupe intercontinentale (face à Boca Juniors, 2-2, 0-3). Le souvenir de l'annonce reste intact. Parce que pas banal. "Je venais de jouer un tournoi en indoor. À la fin de la journée, l'un de mes meilleurs amis vient me voir et me dit : « Allan, Anette *(sa première femme)* vient de m'appeler. Un journaliste français a téléphoné chez vous, tu viens d'être élu meilleur joueur d'Europe. Tu as gagné le Ballon d'Or. » Je ne le croyais pas du tout. J'avais faim, on était devant un camion de nourriture, je lui ai répondu : « OK, OK, tu veux manger une saucisse ? » Je ne me rendais pas compte. Il a insisté et m'a dit : « Crois-moi, c'est la vérité. » On est rentrés et on a ouvert une bouteille de champagne. C'était incroyable qu'un joueur scandinave gagne le plus grand trophée qui existe pour un joueur."

En 2005, le Danois fait encore le voyage jusqu'à Paris pour la soirée des 50 ans du Ballon d'Or. Un souvenir indélébile. Sur place, il croise Ronaldo, Luis Figo ou Platini, tape la discute avec Marco van Basten ou Lothar Matthaüs. "C'était fantastique. Et me dire que je fais partie de la même famille que ces champions, c'est juste incroyable..." Longtemps installé dans le musée de Vejle, le trophée trône dans celui de Mönchengladbach depuis deux ans. "J'avoue qu'il me manque. C'est normal que les fans allemands puissent le voir et que le club en profite. C'est aussi grâce à eux tout ça. Mais j'ai hâte qu'il rentre à la maison, que je puisse l'installer à la meilleure des places possibles."

Visite à sa maman et match du Bayern

Au milieu des autres souvenirs, disposés partout dans la maison. Des photos, des coupures de presse, des maillots. "Dès que je tombe dessus, je me replonge dans toutes ces belles années. Pareil quand je regarde les matches de mes anciennes équipes. Je les suis beaucoup. Je regarde beaucoup de rencontres, j'aime le football moderne. Les joueurs peuvent s'exprimer tout en étant plus protégés par les arbitres. Ce n'était pas trop le cas à mon époque..."

"J'ai hâte que mon Ballon d'Or rentre à la maison, j'avoue qu'il me manque"

Allan Simonsen
70 ans. Né le 15 décembre 1952, à Vejle (Danemark). 1,65 m ; 58 kilos.

Parcours
Vejle BK (DAN, 1971-1972), Borussia Mönchengladbach (ALL, 1972-1979), FC Barcelone (1979-1982), Charlton (ANG, 1982-1983), Vejle BK (DAN, 1983-1989).

Palmarès
Coupe des vainqueurs de coupe 1982 ; Coupe de l'UEFA 1975 et 1979 ; Championnat du Danemark 1971, 1972 et 1984 ; Championnat de RFA 1975, 1976 et 1977 ; Coupe du Danemark 1972 ; Coupe de RFA 1973 ; Coupe d'Espagne 1981 ; Supercoupe d'Allemagne 1976 ; Ballon d'Or 1977.

Son téléphone sonne. Au bout du fil, sa maman de 97 ans. "Elle est toujours vivante et va bien. Vous voyez, j'ai plein de choses à faire dans ma vie. Je vais aller la voir tout de suite après vous, ensuite je rentrerai tranquillement à la maison." Le Bayern Munich joue un match dans la soirée. "Parfait. Voilà mon programme pour ce soir. Elle est pas belle la vie ?" ⬢ O. B.

Christian Rochard/L'Équipe - L'Équipe

Nom Iraqi
Prénom Mohamad
Âge 48 ans
Pays Palestine

Média Al-Ayyam
Équipe préférée Arsenal
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 12

Son "Score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 5/12

"VOTER SIGNIFIE BEAUCOUP POUR LE FOOTBALL PALESTINIEN"

"Mon immense fierté d'être juré du Ballon d'Or est corrélée à l'importance que revêt le trophée en Palestine. Je suis le premier journaliste local à participer, alors je suis devenu un visage que les habitants reconnaissent. J'ai beau travailler pour l'un des principaux journaux du pays, le Ballon d'Or m'a offert une nouvelle renommée. J'ai intégré le jury il y a douze ans et, aussitôt, j'ai été l'invité de nombreux médias. Je passe à la radio pour parler de cette expérience qui attise la curiosité. Les ondes se propagent souvent jusqu'en Égypte, où les quotidiens cherchent à savoir si mon vote a bien favorisé Mohamed Salah, l'idole du monde arabe.

Mes compatriotes me disent que l'opportunité qui m'est offerte est géniale *(la Palestine est 93e au classement FIFA)*, qu'ils sont heureux d'être représentés dans le monde entier pour un prix si réputé. Ici, tout le monde adore le football et le connaît parfaitement. Les fans suivent les meilleures ligues du monde, surtout les Championnats d'Angleterre et d'Espagne, malgré les conditions de vie difficiles en raison de l'occupation israélienne. Donc, voter signifie beaucoup, non seulement pour moi, mais aussi pour le football palestinien. Qui en a bien besoin.

"L'armée israélienne bloque parfois l'accès au stade"

Je vis au nord de la Cisjordanie. Le 22 décembre dernier, l'un des meilleurs buteurs de Première Division palestinienne, Ahmed Daraghmeh, a été tué par un sniper à Naplouse. Beaucoup de joueurs sont détenus dans les prisons militaires israéliennes. Les équipes rencontrent également des difficultés pour se déplacer, à cause des points de contrôle militaires et des barrages routiers. L'armée bloque parfois l'accès au stade ou y intervient pour gazer les spectateurs. Le Championnat se poursuit malgré tout, devant une foule toujours nombreuse. Le Ballon d'Or, le football et le sport sont une respiration que l'on tente de protéger.

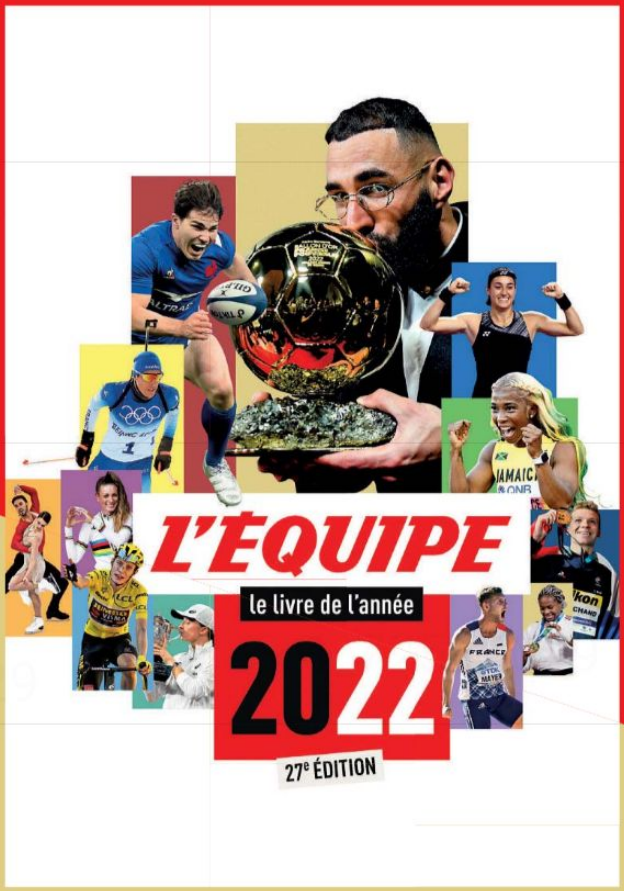
C'est formidable de pouvoir mettre mon pays en avant par mon vote. Ce n'est pas simple, puisque l'unique chaîne sportive ne diffuse que le Championnat national. J'analyse donc les matches grâce à beIN Sports, sur le canal qatarien. Et j'ai accès à tout, alors j'y passe beaucoup de temps. Je prends ma mission très à cœur. Il y a une dimension sociale à tout cela. Je considère cette expérience comme une petite récompense de mon long voyage dans le journalisme de sport en Palestine, débuté en 1994. Et ce n'est pas fini. Mon rêve est d'assister à la cérémonie à Paris." Théo Troude

Illustration Laura Acquaviva

LE MAÎTRE DE MAISON

23 janvier 1981, Johan Cruyff, 33 ans, pose avec son doberman devant le siège de l'Ajax. Un club avec lequel il a remporté trois C1. Cette fois, c'est en tant que manager que le triple Ballon d'Or (1971, 1973, 1974) est revenu. Mais, très vite, la passion du jeu le reprend. Le 1er mars, il rejoint Levante, en D2 espagnole. Avant, dès décembre 1981, de porter à nouveau le maillot blanc et rouge. En août 1985, juste avant d'entraîner le club d'Amsterdam, Cruyff officiera comme directeur technique.

nouveau !



revivez l'année sport 2022 avec L'Équipe

19,50€

L'ÉQUIPE

chez votre marchand de journaux et en librairie*

la sécurité sur le bout des doigts

avec le mode Connexion Famille, jumelez vos comptes et décidez ensemble des paramètres de confidentialité adaptés à votre adolescent.

en savoir plus sur tiktok.com/safety/fr

TikTok